

Le Monde

DOSSIER

DIMANCHE 19 - LUNDI 20 SEPTEMBRE 2004

D'HIER À AUJOURD'HUI

Foucault, l'homme qui pensait toujours autrement ; Mathieu Potte-Bonneville ; Philippe Artières ; Yves Charles Zarka

pages II et III

PORTÉE PHILOSOPHIQUE

Une conception nouvelle de la vérité, par Paul Veyne ; travailler avec lui, par Arlette Farge ; Frédéric Gros

pages IV et V

À L'ÉTRANGER

L'ombre de Foucault aux États-Unis ; les étapes de la réception en Russie ; au Japon, un rayonnement exceptionnel

pages VI et VII

ENTRETIEN

Le changement du rôle des intellectuels après Mai 68 : propos inédits du philosophe, enregistrés en 1975

page VIII

Michel Foucault

La rupture permanente

L'auteur de « L'Archéologie du savoir » n'est pas que la figure centrale du Festival d'automne. Vingt ans après sa mort, jamais sa pensée n'a été autant commentée. Tour d'horizon de l'actualité française et internationale des « études foucaaldiennes »



MICHEL FOUCAULT
D'HIER À AUJOURD'HUI

L'homme qui pensait toujours autrement

CRÉATEUR DE CONCEPTS, DÉFRICHEUR DE SUJETS D'ÉTUDE TRÈS DIFFÉRENTS, MICHEL FOUCAULT N'A CESSÉ DE REVENDIQUER UN ÉCLATEMENT QU'IL A TOUJOURS DÉFENDU COMME UNE EXIGENCE DE LIBERTÉ

Multiple et discontinue, telle est au premier regard l'œuvre de Foucault. Ses ennemis diront qu'elle est disparate, ou même dispersée. Sa trajectoire personnelle peut donner la même impression : une myriade de lieux et de centres d'intérêt plutôt qu'une belle totalité clairement organisée. A l'inverse de ceux qui creusent un seul sillon, Foucault serait un désordonné. Serait-ce un penseur sans unité ? La diversité de ses sujets d'étude pourrait le laisser croire. Au premier regard, sa course est déconcertante : de la folie pendant l'Age classique à l'usage des plaisirs durant l'Antiquité, de la naissance des sciences humaines à celle des prisons, en passant par le regard médical ou les archives de la Bastille, sans compter Raymond Roussel ou Manet, littérature et réflexion esthétique.

Le sentiment de morcellement peut s'accroître encore si l'on constate qu'il n'existe pas de méthode Foucault uniforme et constante. Ses enquêtes successives obéissent à des règles distinctes, visent des objectifs dissemblables. En outre, inventeur de concepts, il en a créé à foison, les abandonnant sans vergogne, en créant aussitôt de nouveaux. Enfin, ce défricheur avide n'a cessé d'établir des programmes de travail pour n'en remplir qu'une partie ou pour les modifier en cours de route. Face à tant d'éléments qui ne s'ajustent jamais parfaitement, on pourra conclure, d'un côté, à une recherche vivante, toujours en devenir, s'inventant continuellement. Sur l'autre versant, on désespérera d'agripper l'unité introuvable de cette œuvre.

D'autant plus que Foucault lui-même n'a cessé de revendiquer cet éclatement comme une exigence de liberté. S'il écrit, c'est pour préparer un « labyrinthe » où il pourra se dissimuler, cheminer sans être vu, surgir à l'endroit le plus improbable. « Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même », dit-il au début de *L'Archéologie du savoir*. N'être pas repérable, pas fixé ni figé, pouvoir indéfiniment changer de perspective ou de tactique, voilà qui appartenait à sa façon de lutter, de penser, de vivre. Cette mobilité concertée n'a pas empêché bon nombre de ses lecteurs de chercher une unité à son travail et une systématité à sa pensée. Il se pourrait qu'un bon guide, sorte de fil d'Ariane paradoxal, soit l'idée même de rupture. Car Foucault n'a cessé de rompre. Avec les références habituelles ou les perspectives convenues, avec ses œuvres antérieures ou ses propres intentions.

Au commencement de son parcours, vers 1955, Foucault rompt avec la France comme avec l'enseignement. Ce jeune normalien, agrégé de philosophie, part en Suède pour y devenir attaché culturel à Uppsala.

C'est là aussi qu'il commence à rompre avec le Parti communiste et avec le marxisme. De ce moment date surtout la rupture décisive qui le voit s'engager dans l'écriture de *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge*

classique. Le livre, présenté d'abord comme thèse, ne paraît qu'en 1962, mais Foucault dit déjà adieu, au milieu des années 1950, aux références universitaires correctes.

Sur la folie, en effet, on eût attendu d'un philosophe qu'il commentât Erasme, Descartes et quelques autres, bien en place dans la bibliothèque des œuvres légitimes. Voilà que Foucault se lance au contraire dans le dépeuplement de volumes indignes : traités de sorcellerie, manuels de médecine, rapports de police, cours de psychiatrie, œuvres sans relief d'auteurs sans stature. Dans cette écume des bibliothèques, ces flots oubliés de propos obscurs, il ne cherche pas à reconstituer l'histoire des attitudes envers une déraison humaine supposée toujours identique à travers les âges. Sa démarche rompt avec ce point de vue habituel et simpliste. Foucault étudie en effet le geste même du partage qui constitue d'un côté la raison et de l'autre son double effrayant. Au cours de cette investigation, il s'attache à faire voir comment se transforme radicalement les discours et les pratiques sociales : on disait au Moyen Age le fou proche du divin, plus ou moins prophète, nécessairement errant, nomade receleur de secrets surhumains. On le nomme désormais dangereux, dérangé, malade, plus proche de la bête que de l'humain. On le dit à enfermer, à diagnostiquer, à soigner si possible.

Foucault opère donc, d'entrée de jeu, une série de ruptures. Il rompt avec l'idée d'une folie toujours identique, qui ferait enfin l'objet, avec la psychiatrie, d'un savoir scientifique. Il montre que les objets étudiés sont au contraire produits en même temps que les savoirs et leurs classifications. Il rompt aussi avec la séparation des disciplines et des registres d'analyse : le discours sur l'enfermement nécessaire des fous et l'Hôpital général naissent ensemble, tout comme l'asile et la psychiatrie. Dispositifs de savoir et dispositifs de pouvoir sont deux faces d'un même processus. Ces deux faces renvoient l'une à l'autre et s'engendrent réciproquement.

Leur histoire révèle les mêmes fractures, mutations et discontinuités. Voilà ce qui intéressera Foucault dans tous ses travaux : moments de bascule, seuils, lignes de partage. Il ne se contente pas d'opérer des ruptures. Il les étudie.

On pourrait même affirmer qu'il les traque, cherchant à les faire saillir là où, avant lui, on ne les avait guère aperçues. Ainsi, avec *Les Mots et les Choses*, en 1966, Foucault fait émerger de l'ombre et de l'oubli la fracture dans l'espace du savoir qui a fait naître les sciences humaines telles que le XIX^e siècle les développe. Chemin faisant, il souligne combien la figure de l'homme, conçue comme principe central d'explication, est historique, donc temporaire, en train de s'estomper peut-être déjà. Cette « mort de l'homme » le rend célèbre, au prix de malentendus. Le

N'être pas repérable, pas fixé ni figé, pouvoir indéfiniment changer de perspective ou de tactique, voilà qui appartenait à sa façon de lutter, de penser, de vivre

livre connaît un succès extraordinaire, en dépit de sa difficulté réelle. Foucault, lui, part enseigner en Tunisie. Il y restera jusqu'après mai 1968. Quand il revient en France, c'est pour enseigner à Vincennes, alors haut lieu du gauchisme, avant d'être élu au Collège de France. Il s'éloigne désormais de plus en plus de l'université et surtout du modèle professoral habituel, rompant à sa

manière avec les raideurs académiques comme avec ce qu'on peut appeler, au propre comme au figuré, les forces de l'ordre.

C'est toujours sous le signe de la rupture que se poursuit sa trajectoire. *L'Archéologie du savoir* s'éloigne des méthodes et objets convenus de la recherche historique pour définir ce que sont les discours, leurs configurations, leurs basculements. *Surveiller et punir* prend ses distances avec la conception habituelle du pouvoir, émanant d'un centre unique, pour proposer l'idée de « micro-pouvoirs », locaux, polycentrés. En analysant la naissance de la société disciplinaire, le dressage des corps, le contrôle du temps et de l'espace (casernes, pensionnat, usines), Foucault rompt aussi, et cette fois de manière radicale, avec l'approche marxiste conventionnelle. Plus encore : alors qu'il est désormais installé, traduit dans le monde entier, écouté de toutes parts, Foucault va s'éloigner de ses champs de recherches précédents.

Avec *Histoire de la sexualité*, il entame un programme de grande envergure, qui s'ouvre, avec *La Volonté de savoir*, par une réflexion sur le lien très particulier qui a noué, en Occident, le discours et le sexe. C'est une rupture de plus avec ce qu'on croyait communément. Les interdits dont la sexualité est entourée, disait-on, en limitent l'exercice. Au lieu de penser en termes de restriction et d'amoindrissement, Foucault insiste sur l'aspect incitatif, productif de cette histoire. Nulle part on a tant parlé de sexe, tant consacré d'efforts, de réflexions, de temps aux techniques de l'aveu. L'Occident est parcouru par un souci, interminable et protéiforme, de discerner sur le sexe. Il s'agira d'en retracer la formation et les points de rupture.

Foucault abandonne pourtant cette gigantesque entreprise. Sous le même titre, plusieurs années plus tard, il entame une investigation très différente. C'est en effet dans l'Antiquité, chez les Grecs et les Romains, leur « souci de soi » et leur manière de régler « l'usage des plaisirs » que Foucault reconsti-

tue le modèle d'une manière d'exister et d'agir, de construire sa propre vie, qui diffère totalement des modèles du christianisme. C'est donc à l'intérieur même de la constitution de l'individu, de sa subjectivité, qu'il introduit finalement les ruptures de l'histoire. Peut-être n'a-t-on pas assez mesuré l'extraordinaire effort qu'exigeait, pour un philosophe historien si longtemps familier des *Temps modernes* et de leurs diverses archives, la volonté de se faire helléniste, latiniste, antiaquien. Comme une dernière rupture.

A moins que ce soit seulement un moment dans un processus qui, en fait, ne s'arrête pas avec la mort de Michel Foucault en juin 1984. Le mouvement de ces ruptures en série continue. Les lecteurs en effet le prolongent, réinventant le geste, rompant à leur tour, comme Foucault l'avait d'ailleurs prévu et souhaité, avec le sens premier de tel ou tel de ses concepts. En France, on a commencé par exemple à prendre en compte différemment la dernière période de l'œuvre, à la lire parfois comme le testament d'un moraliste. L'ampleur d'une démarche philosophique qui s'inscrit dans le sillage de Nietzsche est également mieux discernée.

Aux Etats-Unis, au Japon, en Russie, les lecteurs de Foucault rompent à leur tour avec ce que furent ses intentions premières. Ils fabriquent à leur usage des Foucault nouveaux et singuliers.

On ne parlera pas de trahison. Au contraire, ces transformations lui sont fidèles. Car la volonté explicite de Foucault était de faire œuvre instrumentale. Chacun, à ses yeux, devait pouvoir se servir de son travail, en fonction de ses besoins, d'une manière éventuellement inédite et imprévisible. L'auteur n'était pas pour lui dépositaire du sens officiel et unique de ses livres. Ce que Michel Foucault a enseigné de plus important, en fin de compte, est peut-être ceci : penser, écrire et lutter ne forment qu'une seule et même rupture permanente.

Roger-Pol Droit ■

PAUL KLEE
(1879-1940)

« Dans la mesure où Klee fait apparaître dans la forme visible tous les gestes, actes, graphismes, traces, linéaments, surfaces qui peuvent constituer la peinture, il fait de l'acte même de peindre le savoir déployé et scintillant de la peinture elle-même. Sa peinture n'est pas de l'art brut, mais une peinture ressaisie par le savoir de ses éléments les plus fondamentaux. »
Michel Foucault, in « L'homme est-il mort ? », entretien avec Claude Bonnefoy, juin 1966.

« Intention », 1938
(pastel peint sur papier)



MICHEL FOUCAULT, 1926-1984

PARCOURS

1926 : Paul-Michel Foucault naît à Poitiers, le 15 octobre. Son père est chirurgien.
1937-1944 : Paul-Michel, qui modifiera plus tard son prénom, fait ses études secondaires à Poitiers.
1945 : Vient à Paris, poursuivre ses études au lycée Henri-IV, en khâgne.
1946-1951 : Elève de l'École normale supérieure de la Rue d'Ulm.
1952-1955 : Enseigne à Lille et à la rue d'Ulm.
1955-1960 : Vit en Suède, puis en Pologne et en Allemagne, où il dirige des Instituts culturels français et prépare sa thèse sur l'histoire de la folie.
1961 : Publie *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*.
1960-1966 : Professeur à l'université de Clermont-Ferrand.
1966 : Publie *Les Mots et les Choses*.
1966-1968 : Enseigne à l'université de Tunis.

1968-1970 : Enseigne à l'université de Vincennes.
1970 : Devient professeur au Collège de France, multiplie ensuite les engagements militants et les voyages (Japon, Etats-Unis).
1975 : Publie *Surveiller et punir*.
1976 : Publie le tome I de *Histoire de la sexualité. La Volonté de savoir*.
1984 : Publie les tomes 2 et 3 de *Histoire de la sexualité. L'Usage des plaisirs et Le Souci de soi*. Meurt à Paris des suites du sida le 25 juin.

TITRES MAJEURS

(Sont indiquées seulement l'édition originale, et la dernière publication, au format de poche, s'il y a lieu).
Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique, Plon, 1961 ; Gallimard, « Tel », n° 9, 1992.
Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical, PUF, 1963, « Quadrige », 2003.

Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines, Gallimard, 1966 ; « Tel », n° 166, 1992.
L'Archéologie du savoir, Gallimard, 1969.
Surveiller et punir. Naissance de la prison, Gallimard, 1975, « Tel », n° 225, 1993.
La Volonté de savoir. Histoire de la sexualité, tome I, Gallimard, 1976 ; « Tel », n° 248, 1994.
L'Usage des plaisirs. Histoire de la sexualité, tome II, Gallimard, 1984 ; « Tel », n° 279, 1997.
Le Souci de soi. Histoire de la sexualité, tome III, Gallimard, 1984, « Tel », n° 280, 1997.

AUTRES PUBLICATIONS DE MICHEL FOUCAULT

Maladie mentale et psychologie, PUF, 1954 ; « Quadrige », n° 198, 2002.
Raymond Roussel, Gallimard, 1963, « Folio essais », n° 205, 1992.

Ceci n'est pas une pipe. Sur le peintre Magritte, Fata Morgana, 1973.
L'Ordre du discours. Leçon inaugurale du Collège de France, Gallimard, 1971.
Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère..., Gallimard-Julliard, 1973 (ce texte a fait l'objet d'un film réalisé par René Allio). « Folio histoire » n° 57, 1976 ; « Tel », n° 248, 1994.
Microphysique du pouvoir, Einaudi, 1977.
Herculine Barbin, dite Alexina B., Gallimard, 1978 ; « Folio », n° 2 470, 1993.
Le Désordre des familles. Lettres de cachet des archives de la Bastille, présentées par Arlette Farge et Michel Foucault, Gallimard, 1982.

Michel Foucault est aussi l'auteur de traductions : *le Rêve et l'Existence*, de Ludwig Binswanger. Desclée de Brouwer, 1954 ;

Anthropologie du point de vue pragmatique, d'Emmanuel Kant. Vrin, 1964 ; *Etudes de style*, de Léo Spitzer, Gallimard, 1962.

OUVRAGES POSTHUMES

Dits et Ecrits (recueil de textes publiés de son vivant par Michel Foucault), sous la direction de Daniel Defert et François Ewald, 4 volumes, Gallimard, 1994 ; « Quatro », 2 vol., 2001.
Cours de Michel Foucault au Collège de France : *Il faut défendre la société*, cours au Collège de France 1976, Seuil, « Hautes Etudes », 1997.
Les Anormaux, cours au Collège de France 1975, Seuil, « Hautes Etudes », 1999.
L'Herméneutique du sujet, cours au Collège de France 1981-1982, Seuil, « Hautes Etudes », 2001.
Pouvoir psychiatrique, cours au collège de France 1973-1974, Seuil, « Hautes Etudes », 2003.

PRINCIPALES ÉTUDES ET BIOGRAPHIES

Foucault, de Gilles Deleuze, « Critique », Éditions de Minuit, 1986. Réédition : Minuit, Critique, 2004.
Michel Foucault (1926-1984), de Didier Eribon, Flammarion, 1989.
Michel Foucault et ses contemporains, de Didier Eribon, Fayard, 1994.
Michel Foucault, de David Macey (traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat), Gallimard, 1994.
La Passion Foucault, de James Miller (traduit de l'anglais pas Hugues Leroy), Plon, 1995.

TÉLÉVISION

Foucault par lui-même. Film de Philippe Calderon, écrit avec François Ewald (Arte, 2003, 63 min.).

Les nouvelles frontières de l'intolérable

L'AFFLUX DES DEMANDEURS D'ASILE, QUE FOUCAULT VOYAIT COMME UN « PRÉSAGE DE L'AVENIR », EST DEvenu UNE QUESTION CENTRALE

Dans la torpeur de l'été 2004, la longue errance du navire de l'ONG Cap Anamur ne fit guère de remous : longtemps interdit d'accostage, refoulé aux frontières maritimes de l'Europe pour avoir accueilli à son bord 37 rescapés africains d'une barcasse en perdition, une partie de son équipage fut ensuite inculpée d'« aide à l'immigration illégale », et ses passagers interdits de demande d'asile – au mépris de la convention de Genève. C'est à Genève, justement, que Foucault annonçait, en 1981, la création d'un comité international contre la piraterie en mer de Chine. Le soutien aux boat people, précisait-il, a un caractère politique : « Nous sommes tous des gouvernés, et à ce titre, solidaires. »

Ce comité faisait d'ailleurs suite à d'autres initiatives : parmi celles-ci, Foucault citait le bateau *Ile-de-Lumière*, et... l'association Cap Anamur.

On n'en conclura pas qu'en matière de solidarité internationale la donne d'aujourd'hui est encore celle d'hier. Chez Foucault, l'attention aux demandeurs d'asile intervint assez tard, signe d'une question encore à l'horizon ; l'afflux des réfugiés constituait selon lui « un présage de l'avenir » – il est devenu notre présent le plus irrécusable.

Mais ces bateaux chargés de fuyards, bord à bord malgré vingt ans de distance, suggèrent que les concepts de Foucault pourraient trouver aujourd'hui une acuité nouvelle. Car les mobilisations, sur ce terrain, déploient leur volume entre des repères qu'il a justement désignés : le sentiment de l'intolérable y procède de trois excès.

Excès, d'abord, du problème de l'asile sur toute solution simple ou définitive. Or Foucault a montré que certains combats doivent trouver leur ressort, et non leur point d'arrêt, dans des questions proprement intractables, aux deux sens du terme : questions à la fois impérieuses et insolubles, qui s'imposent avec d'autant plus de rigueur, déchirant les circonlocutions dont on vou-

draient les envelopper. En un sens, de la folie à la pénalité, Foucault ne s'est jamais préoccupé que des problèmes « sans solution » : avec la conviction que ces problèmes-là ne se laissent pas repousser d'un haussement d'épaule, au prétexte qu'on ne peut rêver d'y mettre enfin un terme. Du constat qu'il formulait en 1981, « les raisons qui font que des hommes et des femmes aiment mieux quitter leur pays que d'y vivre, nous n'y pouvons pas grand-chose », nous pouvons tirer la même conclusion que lui : cette impuissance ne fait pas une excuse, elle fonde un devoir.

C'est aussi qu'une mobilisation trop soucieuse d'une alternative globale manquera le niveau où se joue, de nos jours, l'essentiel de notre condition : ce niveau un peu gris, en deçà des principes juridiques et des déclarations idéologiques, où les gouvernements se soucient d'ordonner les multiplicités humaines, et où l'inventivité policière excède l'ordre du droit. C'est cet ordre spécifique que Foucault a mis en lumière, le nommant « gouvernementalité » : par là, il a invité à se tourner d'abord vers les techniques de contrôle des populations et les modes d'exercice du pouvoir, certain que s'y décide largement la forme des collectivités, et le sort des individus.

Conviction confirmée avec éclat par l'affaire du *Cap Anamur* : le mépris de la gestion policière des flux migratoires envers les cadres juridiques (tant nationaux qu'euro-péens), l'annexion de l'asile politique aux prérogatives de l'action gouvernementale signalent l'insuffisance d'un simple rappel à la morale, aux conventions internationales ou aux règles constitutionnelles. Ils rendent nécessaire une critique des manières de gouverner.

Quelle prise trouver, pour engager une telle critique ? Ici, nous rencontrons le troisième excès, mis en lumière par Foucault et revenant au cœur de notre actualité : l'excès des techniques de relégation, de réclu-

sion, d'enfermement sur les rêves de transparence et de circulation indéfinie dont se berce la modernité. S'il faut s'inquiéter des prisons, notait *Surveiller et punir*, ce n'est pas à titre d'archaïsmes que nos sociétés « ouvertes » n'auraient pas encore réussi à dissoudre ; c'est parce que leurs murs donnent à cette ouverture ses soubassements secrets, qui la soutiennent et la contredisent à la fois.

Ce constat se retrouve aujourd'hui au plan international : l'approbation par l'Europe d'un projet italo-allemand visant à implanter en Libye des camps où les candidats à l'asile se verraient rassemblés, conte-

Ces bateaux chargés de fuyards suggèrent que les concepts de Foucault pourraient trouver une acuité nouvelle

nus et « traités » ; la proposition, faite par Tony Blair, d'installer de semblables « processing centers » en Turquie, en Iran, en Somalie ou en Ukraine ; autant de signes du retour, au cœur de la modernité européenne, d'une logique fort ancienne que seule une « solidarité des gouvernés » permettra d'affronter. Il s'agit d'enfermer, selon le mot de l'*Histoire de la folie*, les insensés « à l'intérieur de l'extérieur, et inversement » : aujourd'hui aux frontières de l'Union, comme hier aux portes des villes. Aujourd'hui sur le *Cap Anamur*, comme hier sur la nef des fous.

Mathieu Potte-Bonneville,
philosophe, membre du comité de rédaction de la revue *Vacarme*

Concepts mixtes et regard fulgurant

Il y a dans l'œuvre de Foucault une dimension politique incontestable et profonde, coexistant avec d'autres dimensions : archéologie historique des savoirs, morale de la subjectivité, etc. Pourtant, Foucault a marqué profondément la philosophie politique sur trois plans : dans son écriture, ses approches et ses objets. Il a modifié le cadre de la problématisation du politique.

Ma seconde lecture de son œuvre, qui correspond à une redécouverte tardive, est l'un des aspects décisifs de ma réorientation dans ce champ : passage d'une lecture des textes à une confrontation aux choses, à l'histoire des institutions, aux autres textes, ceux auxquels l'histoire a imposé le silence, sans renoncement à la question des normes et des valeurs.

Foucault a inventé un nouveau style de pensée et d'écriture sur le politique qui résulte directement du décloisonnement qu'il opère sur les savoirs. Dans ce champ aussi, il a rompu les interdits liés aux frontières des savoirs institutionnalisés. Histoire, philosophie, anthropologie, voire sociologie s'entrecroisent dans cette écriture qui entend voir autrement et déjouer les obstacles à la compréhension. Armé de concepts

mixtes, d'un regard fulgurant qui perce à jour ce que personne ne voyait auparavant, Foucault modifie l'approche du politique. Rien n'est plus éloigné de lui que ces notions abstraites que sont « l'Etat », « la nation », « le peuple », « la volonté politique », « la démocratie », etc. Raisonner sur elles, c'est s'ôter tout moyen d'en juger la teneur véritable, c'est-à-dire de connaître les dispositifs de pouvoir, les rapports de domination qu'elles cachent. Penser à partir d'elles, c'est manquer la substance du politique.

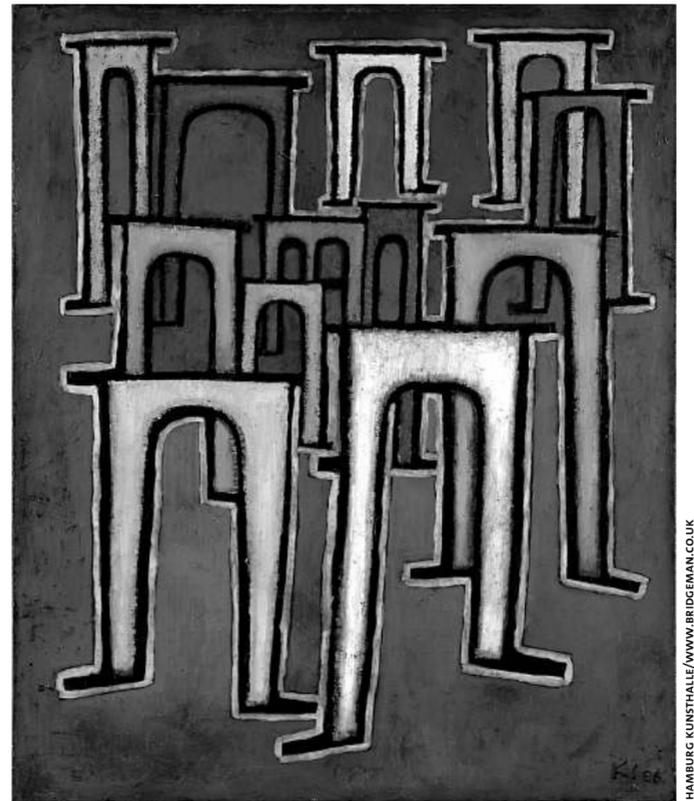
On comprend que l'objet du politique se trouve également bouleversé.

De nouvelles réalités deviennent aveuglantes une fois découvertes par lui, alors qu'avant personne ne les soupçonnait. Le libéralisme se trouve ainsi complètement relégué à partir de la notion de bio-pouvoir. La société contemporaine se trouve autrement éclairée par l'analyse du passage de la société disciplinaire à une société postdisciplinaire qui ne laisse plus rien à ses marges. Enfin, la nature même des phénomènes de pouvoir prend un autre caractère lorsqu'on n'identifie plus le pouvoir à l'Etat (ce que faisait le marxisme) et que l'on perçoit des

rapports de pouvoir qui traversent toute la texture institutionnelle, administrative, médicale, psychiatrique de la société.

Mais, dira-t-on, quelle que soit la force d'invention de Foucault, sa capacité à percer la réalité historico-politique, à y découvrir des ordres et des relations inédites, il lui manque la dimension normative, la réflexion sur le bien commun ou le meilleur gouvernement, une différenciation du juste et de l'injuste, du légal et du légitime sans quoi on ne saurait parler de philosophie politique. Il est vrai que l'approche du politique chez Foucault n'est pas du tout normative, elle est factuelle, historique, descriptive. Elle va aux relations de pouvoir, d'assujettissement, dans lesquelles se forme la réalité des relations sociales et politiques. Mais est-ce vraiment à la théorie de dire la vérité que la pratique doit suivre ou appliquer ? Peut-être l'action partielle, locale, ponctuelle, celle qui n'attend pas le grand soir du grand jour, est-elle plus porteuse d'espoir que toutes les théories du monde.

Yves Charles Zarka,
directeur de recherche au CNRS,
directeur de la revue *Cités* (PUF)



« Revolution of the viaduct », Paul Klee, 1937

Le livre des peines

À L'HEURE DU RÈGNE DU TOUT-CARCÉRAL, LA PENSÉE FOUCALDIENNE RESTE ENCOMBRANTE

Les années 1971-1972 sont le théâtre d'une lutte inédite autour des prisons dont Foucault, avec le Groupe d'information sur les prisons, est l'un des principaux artisans. En proposant d'enquêter, à la manière de Marx, sur l'univers pénitentiaire, en décidant de « faire-savoir » l'enfermement dans sa quotidienneté, en considérant pour cela que cette connaissance appartient d'abord et surtout aux détenus et qu'ils doivent en être les producteurs, Foucault invente un geste philosophique : il ne parle pas à la place des autres, il se fait le relais d'une prise de parole.

Ce geste, que le philosophe prolonge avec la rédaction de son « livre des peines », par lequel il dresse la généalogie de la prison dans nos sociétés, et qu'il renouvelle ensuite jusqu'à sa mort par une série d'interventions, dont son soutien au docteur russe Stern, qu'en faire aujourd'hui ? A l'heure où certains voient dans l'expérience du GIP un instantané jauni de l'année 68, au moment où plus de 60 000 détenus sont entassés dans les établissements pénitentiaires français, à une période où le tout-carcéral semble faire l'unanimité, ce geste foucauldien paraît bien encombrant. Alors que la France et la majorité des démocraties dans le monde sont, en ce début de XXI^e siècle, au milieu de l'impasse pénitentiaire, alors que l'on établit aujourd'hui des normes internationales d'une « bonne prison », la pensée de Foucault et son action au sein du GIP peuvent apparaître à beaucoup, du moins le souhaiteraient-ils, comme une parenthèse d'un autre temps.

Pourtant, la prison et ses avatars que sont les centres de rétention pour les personnes en irrégularité de séjour, revient régulièrement sur le devant de la scène : en France, suicides, mauvais traitements, promiscuité ; ailleurs, brimades, tortures... L'enfermement n'a pas fini de poser à nos sociétés des problèmes, de les placer face à l'intolérable, de les faire vaciller. Face à cette situation, les travaux de Foucault nous invitent d'abord à rompre avec la logique de la réforme. *Surveiller et punir* montre magistralement que la prison a été, depuis sa naissance, une institution à réformer, et que ses deux siècles d'histoire sont jalonnés d'échecs.

Le second héritage foucauldien tient à nos yeux à la méthode du diagnostic ; il ne s'agit pas de porter sur la prison un point de vue humaniste, mais de la penser en termes de relations de pouvoir, de stratégies, de rapports de force. Autrement dit, Foucault doit nous encourager à interroger le pénitentiaire aujourd'hui, dans le paysage qui est le nôtre, non plus la société disciplinaire mais la société de contrôle identifiée par Deleuze. Il nous faut donc nous constituer en cartographe de notre présent, repérer les failles, les effondrements, les sédimentations pour permettre à des luttes d'émerger. Faire ce travail de connaissance et le faire circuler telle est notre tâche, si l'on veut un jour en finir avec les prisons. En somme, il ne s'agit pas de répéter le geste foucauldien, mais de le réinventer.

Philippe Artières,
historien au CNRS, responsable
du centre Michel Foucault

BIBLIOGRAPHIE

■ **SÉCURITÉ, TERRITOIRE, POPULATION ET NAISSANCE DE LA BIOPOLITIQUE, Cours de Michel Foucault au Collège de France (1977-1978 et 1978-1979)**

Éditions établies sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana, par Michel Senellart. Nous sommes le 1^{er} janvier 1978.

« Eh bien, je voudrais maintenant commencer ce cours. Donc, là, ça s'appelle « Sécurité, territoire, population »... Après un an d'interruption, Michel Foucault reprend son enseignement au Collège de France. Ils ne le savent pas encore, mais les centaines d'auditeurs présents dans la salle s'apprennent à assister à un tournant crucial dans le discours du philosophe. Ceux qui sont venus pour écouter un drame de la domination et de l'assujettissement et qui se réjouissent à l'idée d'entendre claquer les mot « surveillance » et « punition », « dressage » et

« répression », ceux-là risquent de repartir un brin déçus. Certes, il s'agit toujours de la modernité, « c'est-à-dire de notre actualité » : savoir policier, politique de la vérité. Mais ce qui va alors se confirmer, puis se radicaliser, c'est un glissement théorique déjà décelable dans le cours précédent (*Il faut défendre la société*, 1976), où l'hypothèse « biopolitique » s'était trouvée brièvement esquissée, « comme ça, un petit peu en l'air ». A ce moment, le curseur du propos foucauldien se déplace de façon décisive, depuis l'exploration généalogique du « pouvoir » envisagé comme discipline des corps, vers une description matérialiste et morale d'un « gouvernement » conçu comme un ensemble de procédures régulatrices visant d'abord, cette fois, les populations.

Des corps à la population et des mécanismes de la domination à l'art de gouverner : telle est donc

l'inflexion qui fait tout l'intérêt des deux cours publiés ces jours-ci (*Sécurité, territoire, population, 1977-1978* et *Naissance de la biopolitique, 1978-1979*). De ce diptyque, on pressentait l'unité. Mais il revient au philosophe Michel Senellart de l'avoir rendue manifeste, par un travail d'édition dont il faut saluer la prévenante et généreuse érudition. Grâce à celle-ci, le lecteur dispose d'une boussole d'autant plus précieuse que le discours foucauldien n'est pas toujours facile à suivre : « Vous le savez, je suis comme l'écrivain, je me déplace latéralement », admet le professeur au Collège de France. Multipliant les écarts, les pas de côté, il n'en construit

« La philosophie antique nous apprendait à accepter notre mort. La philosophie moderne, la mort des autres. »

pas moins, leçon après leçon, une histoire de « la manière dont on conduit la conduite des hommes » – ce qu'il appelle la « gouvernementalité ». Comme à son



© FRANÇOISE VIARD/GAMMA

habitude, il y mêle microanalyse et « remarques de pur vocabulaire », exemples « très enfantins » et amples commentaires de textes : la « littérature anti-Machiavel », par exemple, laquelle, plutôt que de prodiguer au Prince des conseils d'habileté, préfère méditer « l'introduction de l'économie à l'intérieur de l'exercice politique ». Ou encore les textes fondateurs du néolibéralisme allemand, qui exhibent, eux aussi, la mutation de la raison politique en son devenir moderne. C'est-à-dire l'irruption du marché comme lieu ultime de vérité, dans une société où la seule question qui compte vraiment s'énonce ainsi : « comment gouverner dans un espace de souveraineté peuplé par des sujets économiques ? »

Le pouvoir s'échinait à contrôler les corps, le gouvernement s'emploie désormais à réguler la vie de tous. Or le libéralisme aura constitué à la fois le cadre indispensable et la « condition

d'intelligibilité » de cette nouvelle ère « biopolitique ». A la charnière de ces deux emprises (sur les corps, sur la population), il y a la sexualité. Là, aussi, se déploie la société civile. « La société civile, c'est comme la folie, c'est comme la sexualité » ; lance Foucault, fidèle à sa méthode, attentif aux interfaces entre gouvernants et gouvernés, aux formes d'allégeance comme aux modalités d'une possible résistance. Gouvernement des autres, gouvernement de soi : ici se profile la grande question éthique, qui sera bientôt à l'honneur sur la scène foucauldienne. Où il ne sera plus seulement question d'objets (corps, populations) aux prises avec le pouvoir, mais aussi d'un sujet voué à l'esthétique de l'existence et au souci de soi.

Jean Birbaum
Seuil-« Hautes Etudes », 432 et 384 p., 15 € chaque volume. En librairie le 1^{er} octobre.

Une conception nouvelle de la vérité

CE QUE FOUCAULT A PROFONDÉMENT MODIFIÉ, C'EST D'ABORD LA NOTION MÊME BIEN DES MALENTENDUS EN ONT DÉCOULÉ. MISE AU POINT

Pour la philosophie classique et pour le sens commun, la vérité est adéquation, correspondance entre une chose et l'idée que nous nous en faisons : notre idée de la folie ou de la sexualité sera vraie si elle est conforme à ce que sont celles-ci. A vrai dire, on voit mal par où nous pourrions savoir qu'elle l'est, mais passons. Il demeure qu'un grand débat depuis Kant est de savoir si une pareille correspondance peut exister. Prenant parti en ce débat, Foucault nie qu'il puisse y avoir adéquation, car, selon lui, la chose connue ne peut pas être séparée de cadres, qu'il appelle « discours », à travers lesquels les hommes, à travers l'histoire, se sont représentés les choses.

Pour écrire l'histoire de l'amour, par exemple, ne partons pas du sexe en lui-même, de ce qu'en dit la psychanalyse, mais distinguons trois « discours » qui se sont succédés : les plaisirs selon l'Antiquité, la chair dont parlaient les chrétiens et la sexualité des conceptions modernes. Ce sont là trois idées générales que les hom-

Sur le fond des choses et sur le grand Tout, la connaissance est toujours une illusion

mes se sont faites successivement sur le noyau réel qui, traversant l'histoire, se retrouve dans les plaisirs, la chair et le sexe... En soupesant ces idées, nous sentons bien le poids de réalité qu'a cet infranchissable noyau de nuit, mais nous ne pouvons dégager ce noyau du discours qui l'ensable, séparer la modalité d'accès de ce à quoi elle donne accès. On ne trouvera nulle part la sexualité à l'état sauvage, cette plante ne se rencontre que cultivée en quelque discours.

Comme un autre grand penseur du XX^e siècle, Wittgenstein, Foucault refuse la vérité comme adéquation et il ne croit qu'à des singularités, non à nos grandes vérités. Certains critiques ont mal compris la position de Foucault. Sa négation de la vérité comme correspondance a fait croire qu'il prétendait que la vérité n'existait pas. Lorsqu'il écrit que nous n'atteignons les choses qu'à travers nos discours successifs, il ne prétend pas que les fous ne sont pas fous, comme on l'a dit (même un Raymond Aron ne comprenait pas autrement l'*Histoire de la folie* et me le disait sans ambages). Folie ou sexualité ne sont pas de l'idéologie, des préjugés, « cela » existe bel et bien, mais il est impossible de saisir ce « cela », de séparer le sexe du *gender* et la folie du discours d'où sort la conception que nous nous en faisons.

Comme me dit amicalement Jean-Marie Schaeffer, tous les discours se valent, aucun n'a de vérité supérieure et définitive, or seul un discours supérieur aux discours humains pourrait opérer une telle séparation. Foucault ne prétendait pas réduire le réel à des discours, mais rappeler que pour nous ce réel est toujours déjà ensablé dans un discours. La connaissance, ajoutez-t-il, n'est pas un miroir, mais une interaction entre deux réalités de ce bas monde, l'individu et son milieu ; c'est un processus empirique et non une lumière céleste. Elle ne

pourrait être cette adéquation, cette lumière, que si une garantie surhumaine ou transcendante venait en assurer miraculeusement la réussite.

Miracle auquel Nietzsche avait cessé de croire (tel est le vrai sens de son « *Dieu est mort* »). Ce qui n'implique aucun doute relativiste sur la réalité : il y a du réel, chaque discours y touche, mais rien de plus.

A l'intérieur d'un certain « style de raisonnement », la physique aboutit à des applications techniques et à des prédictions ; de ces succès spectaculaires, ne concluons pas à une harmonie entre notre esprit et la nature : les physiciens construisent des modèles qui permettent de prédire et de manier la réalité, sans qu'on puisse savoir s'ils la représentent adéquatement, puisqu'on ne peut les « recouper » à partir d'une autre source d'information.

Vingt-cinq jours avant sa mort, Foucault a résumé sa pensée en quatre mots. Un interviewer pénétrant lui demandait : « Dans la mesure où vous n'affirmez aucune vérité universelle, êtes-vous un sceptique ? - Absolument », répondit-il. Tout est dit : Foucault doute de toute vérité universelle, rien de plus, rien de moins. Son scepticisme ne porte pas sur la réalité des chambres à gaz, sur les faits historiques qui remplissent ses livres, mais sur les généralités, « qu'est-ce que la vraie démocratie ? », par exemple (et que nous importe de savoir ce qu'elle est ? Sachons plutôt comment nous la voulons ; de toute façon, c'est comme nous la voulons que nous croirons qu'elle est...).

Ne paniquons pas à l'idée de ne pouvoir nous raccrocher à la jupe d'une vérité adéquate et vraiment vraie. Nous ne vivons pas dans un monde halluciné ni manipulé, nous connaissons des singularités, nous parvenons à des résultats pratiques, et même scientifiques ; en termes kantien, nous agissons sur les phénomènes, mais sans accéder aux choses en soi. Ce qui implique que nous devons renoncer à atteindre des vérités générales : la métaphysique, l'anthropologie philosophique et la philosophie morale et politique sont de vaines spéculations. Les conséquences en sont lourdes : nous ne pouvons plus décréter quelle est la voie de l'humanité ni le sens de son histoire, et il faut nous habituer à l'idée que nos chères convictions d'aujourd'hui ne seront pas celles de demain. Rien n'est plus éloigné de Foucault que le pathos messianique de Heidegger, que sa conviction d'une « *historialité destinale* » de l'homme.

Foucault, qui n'aimait pas le style pathétique, s'y est abandonné une fois : « *La vie, écrit-il, a abouti avec l'homme à un vivant qui ne se trouve jamais tout à fait à sa place, qui est voué à errer et à se tromper* » sans fin, au petit bonheur de vérités qui ne sont jamais ni tout à fait fausses ni tout à fait véridiques ; sur le fond des choses et sur le grand Tout, la connaissance est toujours une illusion. Pour parler comme Alexandre Koyré, l'homme est capable de concevoir l'idée de la vérité, mais incapable d'atteindre la vérité elle-même. Peut-être Foucault a-t-il raison ; il est même très probable qu'il ait raison.

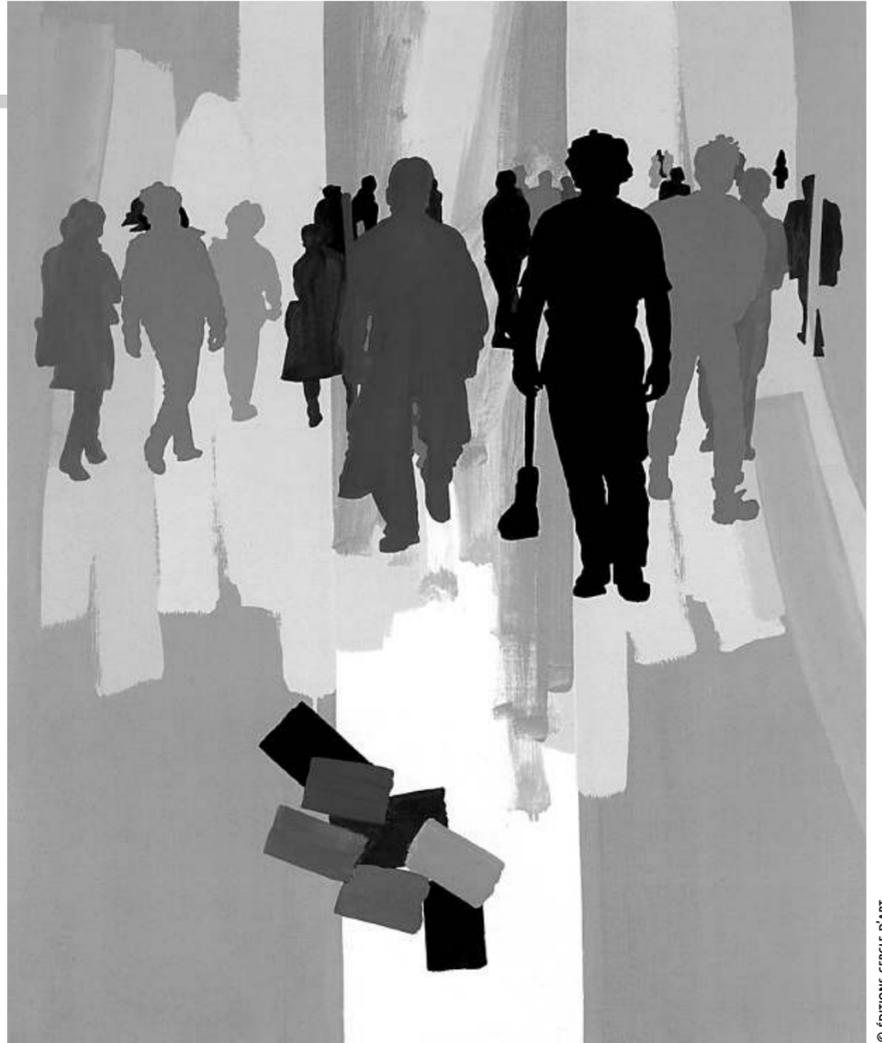
Comme on voit, tout cela a peu de rapports avec le structuralisme et avec une certaine « pensée 68 » que stigmatisent d'aucuns.

Paul Veyne
historien, professeur au Collège de France ■

GÉRARD FROMANGER (1939)

« Les tableaux de Fromanger ne captent pas d'images ; ils ne les fixent pas ; ils les font passer. Il les amènent, les attirent, leur ouvrent des passages, leur raccourcissent les voies, leur permettent de brûler les étapes et les lancent à tout vent. »
Michel Foucault in « *La Peinture photogénique* », février 1975.

Rue Saint-Antoine.
Bastille-Treichville-Bastille,
huile sur toile, 73 x 60 cm,
Paris, 1988.



© ÉDITIONS CERCLE D'ART

Travailler avec lui

L'HISTORIENNE ARLETTE FARGE REVIENT SUR SA COLLABORATION AVEC MICHEL FOUCAULT POUR « LE DÉSORDRE DES FAMILLES », PARU EN 1982

Il y a un risque à évoquer, plus de vingt ans après, ce que fut ma rencontre avec Michel Foucault. D'autant que, pour ceux qui, à l'époque, connaissaient l'un et l'autre, il n'y avait là que de l'improbable. Pourtant elle exista, et permit un travail de recherche et d'écriture en commun, tout autant qu'une réelle amitié. Il serait facile de s'engouffrer dans une mémoire convenue dont la célébrité de Michel Foucault et la commémoration de sa mort amplifieraient chaque détail, chaque moment des séances de travail et d'élaboration de la pensée. Ce serait à la fois faux et emphatique par rapport à ce qui fut. Comme historienne, je sais à quel point les témoignages sont trompeurs, et la mémoire un outil que l'on manie parfois à volonté, ne serait-ce que pour s'assurer d'avoir vraiment participé à des moments importants.

Avec Michel Foucault, ce fut d'autant plus simple, et peut-être énigmatique, que cela ne devait pas forcément arriver... La différence flagrante entre nos niveaux de maîtrise du savoir était si grande qu'après quelques craintes persistantes de ma part, il a suffi, grâce à sa générosité intellectuelle, à sa capacité d'étonnement, de se couler doucement dans des interrogations majeures qui étaient bien sûr les

siennes, mais qui rejoignaient tout ce qui était en friche dans mon propre travail. Les mots, la parole, les émotions de ceux qui, au XVIII^e siècle, n'avaient ni statut ni stabilité, marquaient le socle de notre entente, mais surtout de notre continuel ébahissement. La surprise et le dérangement étaient au bout de chaque phrase relevée en archives, recopiée de sa main, de celle de son assistante ou de la mienne, à la Bibliothèque de l'Arsenal.

Et de cet étonnement, nous avons fait notre miel, comme nous le pensions, ensemble souvent, séparément quelquefois. Avec passion et au milieu d'innombrables discussions en prise avec l'actualité de l'époque : en 1981, François Mitterrand arrivait au pouvoir. En 1977, Michel Foucault avait déjà publié, dans les *Cahiers de la NRF*, l'*Histoire des vies infâmes*. Fasciné par ce projet, il m'avait demandé par courrier d'écrire avec lui sur ces demandes d'enfermement émanant des familles, et qu'il voulait éditer pour la plupart.

Tenir le choc de cette rencontre, et de cette écriture, ne se raconte pas, mais l'intuition esthétique, intellectuelle et émotionnelle fut notre partage constant. Comment transmettre au lecteur des ●●●

BIBLIOGRAPHIE

■ MICHEL FOUCAULT
AUJOURD'HUI,
de Blandine Kriegel
Ancienne collaboratrice de Michel Foucault, Blandine Kriegel refuse de laisser cette œuvre aux mains de « ses interprètes et contempteurs petits-bourgeois ». Dans cet essai en forme d'hommage, elle propose de « ressusciter un moment d'admiration partagée » en même temps qu'une époque « sans messe et sans culte », marquée par l'enthousiasme et l'élan de ce qu'on nomme souvent, fautive de mieux, une génération. Contre ceux qui voudraient faire de Foucault un « prophète précurseur d'Attac et de l'altermondialisme », elle entend mettre en avant la figure d'un Foucault « incertain » - créateur et artiste plutôt que militant. Aussi l'accent est-il mis, ici, sur l'enracinement du propos foucauldien dans la tradition phénoménologique, et du même coup sur les travaux qui explorent les tensions du visible et de

l'invisible, la rencontre du texte et du regard, pour tenter de « redécouvrir le monde dans son apparition » et dans sa fragile continuité. Insistant sur une double filiation (la fidélité à Husserl, mais aussi le retour à Kant via Cassirer), et revenant par exemple sur le commentaire fameux des *Mémoires* de Vélazquez, la philosophe salue le « regard loquace » d'un Foucault envisagé certes comme un intellectuel engagé, mais aussi et d'abord comme un « peintre critique de la pensée ». Un « artiste anti-artiste », que son itinéraire aurait mené « du manifeste contre l'art à l'art manifeste de son écriture », et de la contestation radicale du statut même de créateur à la célébration d'une peinture placée « au sommet » des pratiques discursives : « Histoire de l'œil, ce fut d'abord cette vision qui nous embrasa. Toute la philosophie dans un seul tableau. Tout Descartes dans un Vélazquez... » Tel serait donc le noyau central de ce que Kriegel

nomme « *l'affirmation Foucault* », à la croisée du « *nietschisme romantique* » (façon Bataille) et de l'école épistémologique française (Canguilhem encore, et Koyré, Cavaillès aussi), ces deux polarités venant nourrir « sa double vision romantique et héroïque de la liberté, qui le rapproche d'un artiste du XIX^e et d'un penseur du XXI^e siècle et font de

lui une sorte de Luchino Visconti de la prose philosophique ». Ainsi Kriegel tient-elle à affirmer qu'à ses yeux Foucault demeure avant tout un « grand écrivain moraliste », qu'on aurait tort de coiffer aujourd'hui avec « la casquette Paul Ricard à la fête de l'Humanité ». Pour la philosophe, par ailleurs présidente du Haut Conseil à l'intégration, il

s'agirait plutôt d'honorer une pensée qui aura été, entre autres, d'un « *antimarxisme radical* », et qui aura débouché sur la redécouverte de l'esprit des Lumières et de l'Etat de droit au-delà de l'Etat policier. « On devrait le remarquer, assure-t-elle : ce ne sont pas les historiens de l'Ecole des Annales qui ont réausculté la République moderne, redécouvert l'Etat de droit, étudié l'Etat providence. Ce sont les élèves de Foucault... »
J. Bi.
Plon, 126 p., 13 €

■ MICHEL FOUCAULT ENTRETIENS, de Roger-Pol Droit
Notre collaborateur Roger-Pol Droit a réuni dans ce volume trois entretiens réalisés en 1975, qui furent publiés dans *Le Monde* pour les deux premiers et dans *Le Point* pour le dernier (« Gérer les illégalismes », « Se débarrasser de la philosophie » et « Je suis un artificier »). Il est question dans ces

entretiens - que l'auteur a fait précéder de deux études sur Foucault - du rapport à l'écriture et à la littérature, de la politique, du marxisme et du communisme, de la formation intellectuelle. Le philosophe revient également sur la manière dont ses différents livres furent reçus et compris. « *Jamais identique à soi.* » C'est la définition que Roger-Pol Droit donne de Foucault. On peut la retenir. P. K. Ed. Odile Jacob, 160 p., 13 €. En librairie le 24 septembre. (lire en page VIII des extraits inédits de ces entretiens)

★ La revue *Le Portique* consacre son numéro 13-14 (deuxième semestre 2004) à Foucault, usages et actualités. Il s'agit en fait d'un véritable livre collectif (404 p., 12 €) où figurent plus d'une vingtaine d'articles de spécialistes renommés, éclairant de nombreux aspects de l'œuvre et de ses prolongements présents.



© FRANÇOISE VIARD/GAMMA

MICHEL FOUCAULT

LA PORTÉE PHILOSOPHIQUE

Le déplacement de l'horizon

COMMENT LES PRATIQUES CONCRÈTES DES HOMMES IMPOSENT LA RÉALITÉ DE CHOSE QUI N'EXISTENT PAS

Les sociétés sont traversées par des discours : discours de fiction, discours juridiques, discours religieux, et enfin discours de vérité.

Les premiers répondent à un besoin de l'imagination, les seconds à un besoin d'ordre, les troisièmes à un besoin de transcendance. Mais les savoirs et les sciences, de quelle inspiration relèvent-ils ? A quoi une certaine philosophie répond aussitôt : au fondement de toute entreprise de vérité, il y a un désir pur de connaissance. Le geste de Foucault consiste ici à rétorquer : ce n'est pas comme cela que les savoirs naissent, se transmettent, se transforment, etc. Ce qui existe d'abord, ce n'est pas un amour contemplatif de la vérité, mais des volontés de savoir, celles qui sont impliquées par exemple dans le règlement de différends surgissant entre des individus ou la recherche intéressée de faits permettant d'en confondre certains.

Les mathématiques grecques sont pour Foucault filles du petit paysan d'Hésiode opposant aux puissants aristocrates une justice attentive aux mesures, aux quantités exactes, à la régularité des échéances. Les grandes sciences empiriques du monde moderne sont filles du petit inquisiteur menant de minutieuses enquêtes, recherchant des preuves matérielles, hiérarchisant les indices. Les sciences humaines sont filles des techniques disciplinaires de correction et de surveillance, propres à inspirer un comportement normal. On ne trouve pas, à l'origine des grandes entreprises scientifiques, un grand désir métaphysique et général de savoir, mais de petites volontés de vérité intéressées au gouvernement circonstancié des hommes. Retracer le destin de ces volontés, c'est écrire ce que Foucault appelle une « *histoire politique de la vérité* ».

Mais il y a aussi une histoire éthique de la vérité. Elle concerne cette fois, en aval pourrait-on dire, les effets subjectifs des discours de vérité. Parce que nos sociétés actuelles donnent à ces discours de savoir une importance décidément très forte. On s'autorise de savoirs vrais pour juger, pour condamner, pour enfermer. On revendique leur soutien pour prendre des décisions politiques, économiques, sociales, éthiques. Nos sociétés fonctionnent à la vérité bien plus qu'à la loi : vérités du marché et de la concurrence

mondiale, vérités de la criminalité et de la délinquance, vérités de la psychologie des foules, etc.

Les discours de vérité envahissent tout : la vie de famille, la sexualité, nos rapports aux autres, nos rapports à nous-mêmes.

L'histoire éthique de la vérité, c'est d'abord pour Foucault celle des effets d'assujettissement par ces discours vrais. Il faut s'adresser aux marchands de savoirs pour être certain d'avoir un vrai désir, une vraie sexualité, d'être un vrai père ou une vraie mère, etc. Car tout ceci a été scientifiquement démontré, statistiquement établi, expérimentalement confirmé. Et pourtant tout cela n'existe pas. C'est la grande thèse de Foucault, ce qu'il appelle son nominalisme : le marché, la sexualité, la délinquance, la folie, l'Etat, ça n'existe pas. A partir du moment où la manière dont les gens s'aiment, se désirent et font l'amour est constituée comme domaine de vérité, s'articule selon le vrai et le faux dans des savoirs reconnus, à partir du moment où les sujets vont interroger leur rapport amoureux à travers et depuis ces discours, la sexualité, qui est quelque chose qui n'existe pas, devient une réalité d'être ainsi convoquée et retenue. A partir du moment où la manière dont les gens échangent des biens et effectuent des transactions fait l'objet d'un discours de vérité, le marché aussi, ce quelque chose qui n'existe pas, devient une réalité, et c'est bien lui qu'on invoque comme instance hautement irrésistible, incontournable, indépassable. Pareil pour la folie, la délinquance, l'Etat. La vérité, c'est donc finalement ce qui, dans les pratiques concrètes, effectives, matérielles des hommes, impose la réalité de choses qui n'existent pas.

Et la réalité est ce qui suppose la fiction de la rencontre nécessaire entre ces discours et ces pratiques. Par sujet enfin, il faudra entendre l'instance à qui l'on propose de réaliser cette synthèse : veux-tu bien être un bon consommateur comme l'exigent la vérité de la science économique et la réalité du marché, un bon fou conforme à la vérité de la psychiatrie et à la réalité de la folie, un bon citoyen, un bon mari ? Mais cet enchaînement mécanique n'a pourtant rien de fatal pour Foucault (c'est le second versant de cette histoire éthique de la vérité), et la tâche qu'il assigne à l'intellectuel, l'importance

chez lui des figures antiques du sage stoïcien ou du cynique provocateur tiennent précisément dans le renversement fracassant de cette logique : faire valoir dans un discours de vérité la réalité de ce qui existe bien et que personne n'ose publiquement reconnaître (jeux de pouvoir, complicités, etc.), défendre la singularité de situations historiques contre toute théorisation globale propre à en dissoudre le caractère intolérable, donner à penser la subjectivité comme processus de libération permanente des identités « prêtes-à-porter »... On se pose souvent la question de savoir si Foucault est ou non un « vrai philosophe ». Si par philosophie, on

C'est la grande thèse de Foucault : le marché, la sexualité, la délinquance, la folie, l'Etat, ça n'existe pas

entend un système démonstratif se proposant de répondre à des questions comme : quels sont les critères décisifs de la vérité, quel est le fondement ultime de la réalité, comment définir l'essence éternelle du sujet ?, bien évidemment Foucault n'est pas un philosophe. Non pas qu'il ignore totalement ces interrogations. Il ne cesse au contraire de parler de vérité, de réalité, de sujet, mais en déplaçant, comme on l'a vu, l'horizon du questionnement où ces termes étaient pris. Alors, philosophe ou pas ? La réponse dépend de la valeur qu'on voudra bien accorder à cette hésitation. Pour qui pense que la philosophie se nourrit de l'incertitude de sa propre identité, lui appartient plus profondément qu'aucune autre toute pensée qui ravive cette inquiétude. Pour les autres, qui savent depuis longtemps ce qu'elle est et comment la reconnaître sans erreur, évidemment...

Frédéric Gros
philosophe, université Paris-XII

... vies de misère éclairées par les archives judiciaires, donc par l'ombre, se postant en pleine lumière face au souverain pour demander qu'un châtiement (l'emprisonnement) tombe sur l'un des leurs afin que se réajuste enfin l'équilibre de vies défaits par la précarité, la débauche ou le désamour ? Les textes d'archives se révélaient tout simplement bouleversants, et il fallait laisser l'émotion faire son chemin tandis que la réflexion se nourrissait de l'étrangeté d'une époque où le moindre artisan, la moindre femme... pouvaient s'adresser directement au roi sans passer par les juges officiels, pour que la justice soit faite, ou, au moins, l'honneur rendu. Le roi « touchant » la famille pour que l'un de ses membres soit châtié, n'était-ce point le toucher des écrouelles, mais réinventé par le peuple, et tout aussi guérisseur ? Extraordinaire compétence populaire.

C'est vrai, nous avons gambadé dans nos têtes bien plus que le livre achevé n'a pu le laisser paraître. Nous étions là en plein cœur des conflits de familles modestes du XVIII^e siècle, de violences familiales, de mésententes entre époux, amants, frères et sœurs, parents.... Tout cela rentrait en résonance avec les années 1980 ; c'était donc un travail assez particulier puisqu'il s'agissait, comme philosophe et comme historienne, de comprendre le heurt et le paroxysme, la haine intense et l'amour tragique, tous objets de savoir qui avaient si peu cours dans les disciplines des sciences humaines d'alors. Les journées de discussion ou d'écriture se passaient rue de Vaugirard, ou rue des Ecoles ; toutes intenses, baroques et parfois drôles. Jamais compliquées.

L'écriture : c'était peut-être – avec le politique – notre point d'an-

crage le plus absolu. Il aimait s'adresser aux mots et les plier à son désir de combat et d'esthétisme ; il aimait aussi surprendre, tandis que, tout simplement, j'aimais être accomplie par la construction de phrases et la vérité de l'écriture qui s'échappe d'elle-même. Ce n'était pas même un défi, presque une évidence : écrire pour donner, écrire pour dessiner avec les mots les tumultes, les ruptures, les désillusions. Enfin, partager ensemble le plein de la structure tragique nietzschéenne, l'idée du trouble et du chaos.

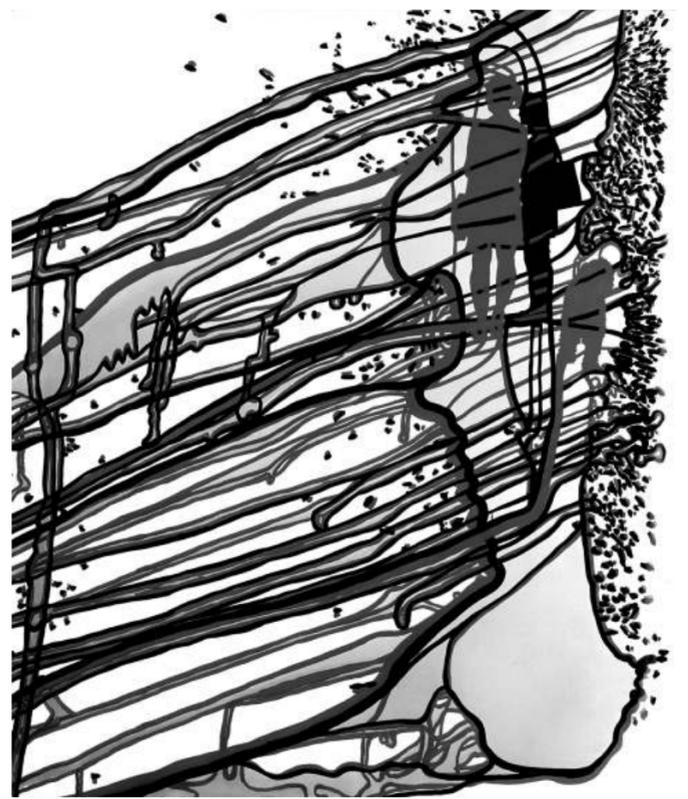
Le politique : à tant aimer la seule histoire qui compte, celle qui fuit l'ordre et les régularités au profit de la part imprévisible et hasardeuse de l'histoire, Michel Foucault avait peu d'estime pour l'histoire « académique ». Ce n'était pas mépris, mais sens aigu du politique où l'important est de ne jamais réécrire le passé en souhaitant qu'il survive ; mais de s'attacher à ce qu'il représente d'irrégulier et de non évident, afin d'amener le présent à s'interroger sur ses propres certitudes. Ici encore, nous partagions des convictions : rien n'était prévisible ; le présent était peut-être aussi invraisemblable que le passé, les structures de la domination collective savaient infiltrer celles, individuelles, de l'intime et du privé ; les gouvernements fouaillaient les esprits et les cœurs sans ambages. Le pouvoir pouvait forcer l'aurore à prendre couleur de crépuscule. Quoi de plus étrange et de plus lumineux que de s'entretenir de tout cela, puis d'écrire.

Arlette Farge,
historienne, EHESS



Place de la Bastille 22, série « Rhizomes », peintures-café acrylique, traces de café sur toile Sienne, 2000.

Place de la Bastille 21, série « Rhizomes », peintures-café acrylique, traces de café sur toile Sienne, 2000.



BIBLIOGRAPHIE

■ MICHEL FOUCAULT, LA LITTÉRATURE ET LES ARTS, sous la direction de Philippe Artières

Issues du colloque qui s'est tenu à Cerisy en juin 2001 – dont ce volume ne reproduit, hélas, qu'une partie des communications –, les interventions rassemblées « *entremêlent*, précise Philippe Artières, *deux fils* : le premier, longtemps ignoré, est l'importance de la littérature dans l'œuvre de Foucault ainsi que l'originalité et la fécondité du regard que l'auteur de *Les Mots et les Choses* porte sur le corpus littéraire (...). Le second fil de cette esthétique foucauldienne est son extraordinaire capacité à tisser dans chacun des arts de nouvelles toiles ; la peinture, l'architecture, le cinéma et la danse constituent ces lieux... »

Le détail des contributions donne la mesure de la diversité des centres d'intérêt du philosophe et de sa

capacité de les mettre en réseau. Il est surtout révélateur de la manière de prélever, dans les divers espaces culturels ou artistiques, la matière de sa réflexion.

Voici le sommaire : Frédéric Gros (à propos de la référence à Magritte et à Borges dans la préface de *Les Mots et les Choses*) ; Roberto Nigro (sur la lecture que Foucault fit de Bataille et de Blanchot, associés à Nietzsche et à Klossowski) ; Judith Revel (qui met en relation le concept tardif de biopolitique avec l'intérêt plus ancien manifesté par Foucault pour le langage et la littérature) ; Philippe Artières (sur l'autobiographie, à partir notamment de Pierre Rivière, d'Herculine Barbin et de la préface de *My Secret Life*,) ; Nathalie Piégay-Gros (à propos de l'influence de Foucault sur la conception de la littérature et la critique littéraire) ; Françoise Gaillard (sur la

pensée littéraire du philosophe et sa conception « blanchottienne » de l'auteur et sur son approche de la Grèce antique, mise en parallèle avec celle de Marguerite Yourcenar) ; Stefano Catucci (sur le rapport à la peinture de Foucault, qui avouait en 1975 : « *Je dois dire que je n'ai jamais tellement aimé l'écriture. Il y a une matérialité qui me fascine dans la peinture* ») ; Pierre

Lascombes (à propos de la pensée de Foucault sur la chorégraphie et la discipline) ; Jean-Louis Violeau (à propos de l'architecture et sur le rôle de Foucault dans la réflexion en ce domaine après Mai 68) ; Serge Tubiana (le cinéma, à propos d'un entretien accordé par Foucault aux *Cahiers du cinéma* en juillet 1974, au moment où les films de Liliana Cavani, *Portier de nuit*,

et de Louis Malle, *Lacombe Lucien*, faisaient débat dans la France giscardienne). P. K. Ed. Kimé, 192 p., 21 €. En librairie le 15 octobre.

■ VACARME

L'excellente revue *Vacarme* consacre un numéro spécial à Michel Foucault, qui réunit plus de quarante auteurs français et étrangers, aussi bien historiens, sociologues et philosophes que militants et artistes. Ce cahier est organisé en quatre sections : « 1984 », année de la mort de Foucault, « Contextes » ; « Usages » et « Fronts », sur les mutations en cours dans les domaines – la prison, la psychiatrie, la sexualité, etc. – qui furent les terrains d'intervention du philosophe. Notons les articles d'Olivier Roy, sur les textes de Foucault concernant l'Iran au moment du renversement du shah ; de Judith Butler,

interprétant la mutation de la gouvernabilité au travers de la prison de Guantanamo ; de Leo Bersani, qui accueillit Foucault à Berkeley au milieu des années 1970 ; de Philippe Mangot, rédacteur en chef de *Vacarme* et ancien président d'Act Up Paris, qui s'attache à la figure du militant ant-sida. Enfin, on trouvera dans ce numéro deux textes inédits de Foucault, non repris dans le *Dits et écrits* et datant de 1976 : une intervention à l'université de Montréal sur les alternatives à la prison et une autre devant le Syndicat de la magistrature. P. K. *Vacarme*, n° 29, (diffusion Seuil), 180 p., 12 €. 38, rue Servan, 75744 Paris Cedex 11, www.vacarme.eu.org. En librairie le 1^{er} octobre. ★ Signalons également que le numéro d'octobre du *Magazine littéraire* consacrera un dossier à l'auteur de *Surveiller et punir*.



« On a beau dire ce qu'on voit, ce qu'on voit ne loge jamais dans ce qu'on dit... »

Une ombre sur les recherches américaines

DEUX CONCEPTS FONDAMENTAUX ; LA DISCIPLINE ET LA SEXUALITÉ, ONT DOMINÉ LA RÉCEPTION DE MICHEL FOUCAULT AUX ÉTATS-UNIS

Il y a deux mille collègues universitaires aux États-Unis et au moins cent universités dans lesquels la production universitaire a lieu. Fournir un résumé empirique de la façon dont Foucault a été reçu au cours des deux dernières décennies serait une entreprise d'une importance majeure, dans laquelle quelqu'un d'autre devra se lancer. L'échelle des productions aux États-Unis est industrielle ; les normes et les formes sont rigoureusement mises en application, et l'*Homo academicus* règne.

A l'origine, les deux concepts fondamentaux de Foucault qui ont engendré des travaux universitaires aux États-Unis étaient la « discipline » et la « sexualité ». Pour parler de façon extrêmement générale, la « discipline » dominait les sciences sociales et a été de plus en plus comprise comme « contrôle social », un concept dont Foucault s'est explicitement distancé mais qui est plus facilement compris et utilisé dans les examens, les communications universitaires et les propositions de bourses d'études. Les auteurs industriels, essentiellement en histoire et en sociologie, ont proposé pléthore d'exemples montrant comment nous étions contrôlés, avons été contrôlés et comment nous sommes susceptibles d'être contrôlés ou comment nous avons résisté au contrôle, etc.

La « sexualité » a été le concept de choix dans les disciplines littéraires ainsi que dans les études culturelles et les différents programmes d'études gays. C'est le champ qui a sans aucun doute été le plus relié aux mouvements sociaux, et cela sur une grande échelle. Il est sûr que d'importantes nouvelles archives d'une documentation sans précédent ont été constituées. Un travail conceptuel original est plus difficile à trouver, mais après tout on pouvait s'y attendre.

Au cours des dix dernières années environ, on a noté une seconde vague d'études qui se sont regroupées autour du terme de « gouvernementalité ». Ce concept a été largement reçu parmi les sociologues en Grande-Bretagne, en Australie et au Canada, peut-être parce que c'est dans ces pays que les programmes néolibéraux de Margaret Thatcher et leur suite ont eu le plus d'impact. Aux États-Unis, les études sur la « gouvernementalité » ont été reliées de façon préférentielle aux études postcoloniales. A nouveau, l'équation de la gouvernementalité avec le contrôle social est largement répandue. Cette mauvaise interprétation est presque inévitablement reliée à une rhétorique de la dénonciation et, sous ses formes les plus recherchées, à une herméneutique du soupçon. Ceux qui se consacrent aux études culturelles sont dominants ici. Ceux qui adoptent une conception un peu plus nuancée sont marginalisés et de plus en plus associés à la renommée récente des études sur les « multiplicités », les « rhizomes » et concepts semblables présentés sous la bannière de Deleuze.

Bien que Foucault n'ait eu que peu ou pas d'impact dans les cercles de philosophie analytique, sa réception parmi ceux qui s'intéressent à la philosophie européenne continue à

se faire sous le signe d'Heidegger. Cette tendance suspecte – Foucault lui-même s'en est toujours tenu à distance – a débuté avec les tentatives sérieuses d'Hubert Dreyfus de faire de Foucault un critique de la technologie, un « Heidegger mis en pratique », ne mettant de l'ordre que dans les détails ontiques. Cela se poursuit avec la grande popularité de Giorgio Agamben. Agamben, un élève d'Heidegger, profondément influencé par l'éthos messianique de Walter Benjamin, a avancé des interprétations provocatrices sur l'essence de l'Occident présente dans le paradigme des camps d'extermination. Comme c'est souvent le cas, l'érudition et le désespoir, qu'un penseur comme Agamben apporte à ces questions, sont mis à nu et transformés en une « critique de l'Occident » assez optimiste. Le profond mépris envers les détails historiques dérangeants de l'histoire et de l'anthropologie – le travail méticuleux et sans lustre du généalogiste – est sensible partout. Certains des penseurs dominants sur la « sexualité » esquivent également le travail

Foucault a fui la France pour venir dans des endroits comme Berkeley parce qu'il se sentait dans une impasse

ennuyeux de découverte des détails méticuleux des micro-pratiques. Le marché américain des grandes idées et des conceptions mondiales n'est pas en récession.

Les travaux les plus riches – à la fois sur le plan conceptuel et sur le plan empirique – se sont déroulés en anthropologie et ont exploré des questions de « bio-politique » et d'« éthique ». Des études éclairantes, qui combinaient enquête à long terme et détaillée de nature ethnographique et d'archives – en commençant avec des concepts de Foucault mais en les mettant à l'épreuve d'un vaste ensemble de cadres politiques, culturels et géographiques –, ont permis de pénétrer les articulations des pratiques de vérité et la formation du sujet dans les industries de biotechnologie et du génome, la formation d'un « citoyen biologique » dans l'Ukraine post-Tchernobyl, dans les bidonvilles d'un Brésil ravagé par le sida, dans les régimes changeants de la psychiatrie à Buenos Aires, ou dans les reliquats de « social » en Russie. Il y a eu un travail passionnant sur les nouvelles formations du moi qui sont modifiées par les nouvelles technologies de l'image et du diagnostic, et dans les groupes de patients constitués autour de pathologies spécifiques et ceux autorisés à dire la vérité sur leur condition, travail réuni en gros sous le concept de « bio-sociabilité ».

Un travail plus récent sur le bio-terrorisme et la bio-sécurité explore les limites du concept de « bio-politique » tout en essayant de théoriser plus largement les conceptions de sécurité qui sont peut-être en train d'apparaître aujourd'hui.

Tout en n'ayant pas cette ampleur et tout en débordant fréquemment sur le travail plus riche concernant la sexualité et les nouvelles identités, le travail sur « l'éthique » contient de riches courants de réflexion et de données. Le travail sur les nouvelles formations religieuses est particulièrement parti-

culier dans les France fondamentalistes. Enfin, à Berkeley, un groupe commence à utiliser un des concepts les plus provocateurs et cependant peu élaborés de Foucault, la « problématisation ». Comme Foucault reliait la problématisation à son éthique de pensée, et si l'on est d'humeur optimiste, on peut espérer des travaux passionnants sur « *Wissenschaft als Beruf* » pour le nouveau siècle.

Dans le même ordre d'idées, le messianisme lugubre et l'attente passive, qui dominent l'élite universitaire dans ses branches culturelles, pourraient ne pas être plus étrangers à l'éthos et à la vocation de Foucault ; son réalisme s'est plus transformé en pessimisme coléreux et hyperactif dans une recherche du gai savoir. Dans *Le Philosophe masqué*, Foucault écrivait : « Je ne crois pas à la ritournelle de la décadence, de l'absence d'écrivains, de la stérilité de la pensée, de l'horizon bouché et morné. [...] Je crois au contraire qu'il y a pléthore ! Et que nous ne souffrons pas de vide, mais du trop peu de moyens pour penser tout ce qui se passe. [...] Et puis il y a une immense curiosité, un besoin ou un désir de savoir. Je rêve d'un âge nouveau de la curiosité (IV. 108). » On devrait se souvenir que Foucault a fui la France pour venir dans des endroits comme Berkeley parce qu'il se sentait dans une impasse à cause des institutions dominantes et des pratiques culturelles de la « Vieille Europe » (pour employer une expression commune à Jürgen Habermas et à Donald Rumsfeld). Il n'est pas évident de savoir où il irait aujourd'hui. Sans aucun doute, quelque part dans tous ces campus herbux et câblés, il y a ceux qui fuient l'asphyxie : la devise de tous ceux qui cherchent la lumière dans les endroits les plus obscurs, ceux qui « battent le fer des fermoirs invisibles ».

Paul Rabinow
Professeur d'anthropologie
à Berkeley ■

★ Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Jean Guiloineau.

L'archéologue en prescripteur

LE FORMIDABLE IMPACT DE FOUCAULT OUTRE-ATLANTIQUE EST À LA MESURE DU BESOIN POLITIQUE QUE SON ŒUVRE EST VENUE SATISFAIRE

Dans l'université mais aussi au-delà, les États-Unis sont le lieu d'une mise en œuvre continue et protéiforme des concepts foucauldien, selon des modalités impensables en France. Au point que la destinée nord-américaine de Foucault figure une véritable anamorphose, chacun prélevant dans son œuvre ce que requiert son champ de pratiques, conformément à cette pragmatique américaine des usages qui fait de chaque auteur de référence un moteur d'action – militants gays citant son concept d'« amitié » contre l'hétérocentrisme, travailleurs sociaux éduqués à traquer chez leurs interlocuteurs le « gouvernement des conduites », artistes alternatifs cherchant à déployer dans leur travail la construction de soi « par assujettissement », théoriciens postcoloniaux dénonçant l'histoire des vainqueurs et sa belle continuité, et même des écrivains que son triomphe incite à faire de lui un héros de roman, à l'instar de Patricia Duncker dans *La Folie Foucault*.

Pourtant, derrière la multiplicité des angles d'attaque, partiels et partiels, c'est d'un même rapport américain à Foucault que relèvent ces diverses démarches, si l'on reprend à Vincent Descombes la distinction qu'il proposait, en 1987, entre un Foucault français, obsédé d'égarement et lisant les surréalistes, et un Foucault américain, moralement stable et politiquement opératoire : un rapport à la fois prophétique et programmatique, qui fait de l'auteur de *Surveiller et punir* l'intellectuel oracle mais aussi le prescripteur des modes de résistance, soit un double statut d'oracle et de guide politique qu'il n'a cessé de refuser à mesure que les lui attribuaient les plus fervents de ses lecteurs – comme en témoigne l'interview qu'il accorda à la revue *Salmagundi* en 1982 au cours de laquelle, sommé de proposer une « méthode de vie » et une « tactique » militante, il répétait son refus de « prescrire » et de « légiférer ».

Là où sa démarche visait une « philosophie analytique du pouvoir », maints lecteurs américains y déchiffrent injonctions éthiques ou discours critiques sur le pouvoir. L'histoire qu'avait élaborée Foucault des systèmes de pensée est ainsi entendue sur un mode prescriptif : assorti d'une postface de Ronald Laing, *Histoire de la folie* fut reçue dès 1968 comme une offensive antipsychiatrice ; mise en avant par les littéraires qui furent ses premiers passeurs, son analyse de l'auteur comme « principe de classement » devint un réquisitoire contre la fonction autoritaire ; ses réflexions sur l'histoire comme processus stratifié vinrent justifier pour l'école du *New Historicism* de Stephen Greenblatt un « retour à l'histoire » ; enfin son travail sur la constitution, au XIX^e siècle, du discours moderne sur la sexualité en fit l'inspirateur involontaire des *queer studies* et, non sans paradoxe, à la fois le saint patron de la cause gay et la référence majeure du féminisme anti-essentialiste. Pour ce faire, certains de ses concepts axiaux ont été réinterprétés : le savoir-pouvoir est compris moins comme une « spirale » historique que sur le mode dialectique d'un échange de compétence contre de l'autorité ; les « sociétés de contrôle » contemporaines sont vues comme un fantasme orwellien du panoptique total, ou la microphysique du pouvoir comme un raffinement des théories de l'École de Francfort sur la domination.

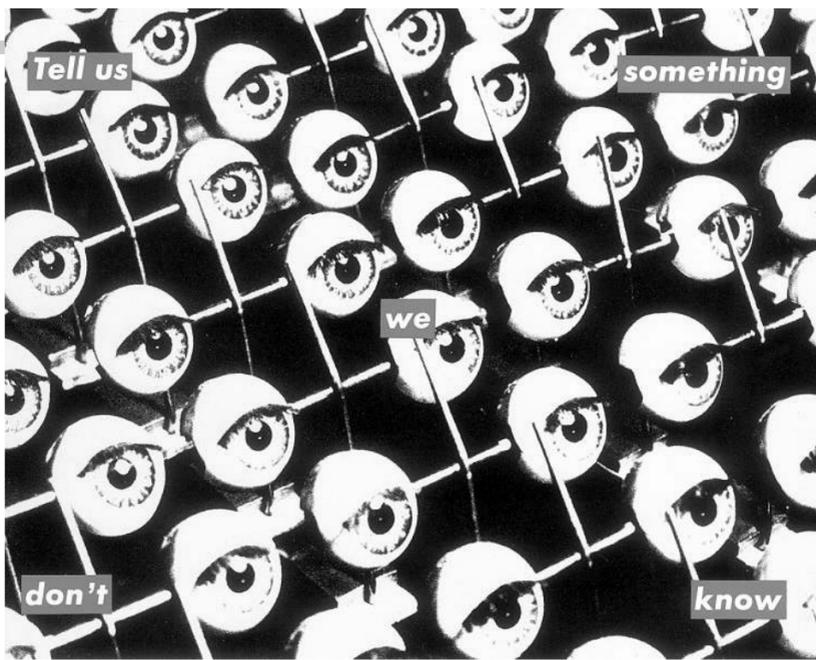
Derrière l'indéniable fécondité de tels malentendus, l'Amérique demande à ce Foucault-là qu'il désigne les coupables, fasse justice aux victimes, « démasque » les pouvoirs qui « occultent » les minorités et enseigne, finalement, comment vivre. On est loin de l'archiviste libertaire qui permit, à Berkeley, qu'on s'attelât enfin à « l'histoire du temps présent ».

François Cusset ■

BARBARA KRUGER

L'artiste américaine Barbara Kruger, née en 1945, illustre cette double page. Elle appartient à une génération d'artistes politiques et conceptuels qui, à la fin des années 1960, ont détourné le vocabulaire de l'affiche publicitaire et de la presse pour créer des œuvres accrochées dans la rue, au musée ou publiées dans un journal. Ses « panneaux-slogans » visent à dénoncer les comportements stéréotypés, « l'uniformité du monde et des esprits à cause de la peur et du repli sécuritaire ».

Untitled (Tell us something we don't know), 1987



© ED. ABRAMS

LECTURES

■ PHILOSOPHIE, de Michel Foucault. Anthologie établie et présentée par Arnold I. Davidson et Frédéric Gros.

On a souvent répété que Foucault n'était pas philosophe. Lui-même avait d'ailleurs clairement refusé ce titre. Résultat : beaucoup ont fini par le croire, au point de ne plus discerner, dans son œuvre, les lignes de force et les enjeux proprement philosophiques. Du coup, le projet d'anthologie mené à bien par Arnold I. Davidson et Frédéric Gros trouve sa pleine utilité. Ces deux spécialistes de la pensée foucauldienne ont en effet choisi d'explicitement sa contribution à des questions cruciales, en particulier celle de la vérité. A la suite de Nietzsche, mais de manière plus détaillée et concrète, Foucault a profondément remanié la portée même de cette notion, la faisant échapper au ciel des

essences éternelles pour l'inscrire dans le jeu des rapports de force et des effets de pouvoir.

L'intérêt et la puissance propre de ce livre est de donner à lire Foucault philosophe. Le moyen employé, une anthologie thématique, est à la fois simple et terriblement efficace. En un millier de pages, 72 textes de Foucault s'organisent autour de trois grands axes : « anthropologie

et langage », « régimes de pouvoir et régimes de vérité », « le gouvernement de soi et des autres ». Qu'il s'agisse de préfaces, chapitres de livres, ou d'articles, conférences ou fragments de cours, ces textes étaient tous déjà disponibles. Toutefois, leur réorganisation modifie profondément la perspective. A tel point qu'après avoir suivi le périple

proposé par ce volume, il devient difficile, sinon impossible, de ne pas voir en Foucault un authentique philosophe. R.-P. D. Gallimard, « Folio-Essais », n° 433 924 p., 13,50 €. En librairie le 30 septembre

■ MICHEL FOUCAULT, L'INQUIÉTUDE DE L'HISTOIRE, de Matthieu Potte-Bonneville. Le livre de Matthieu Potte-Bonneville devrait faire date dans les études consacrées à Michel Foucault. Bien qu'essentiellement centré sur *L'Histoire de la folie* et sur *L'Usage des plaisirs*, soit le premier et le dernier de ses ouvrages, il interroge en fait, de manière à la fois forte et subtile, la totalité de sa démarche. La réflexion part d'une tension majeure : d'un côté, en « positiviste heureux », Foucault semble ne décrire que des processus sans porter sur eux de jugement ; d'un autre côté, ces

analyses portent sur les fous, les malades, les criminels, les déviants comme autant de failles et de cassures liées à une inquiétude première. L'étude, impossible à résumer, porte conjointement sur la place que tiennent chez Foucault l'espace littéraire, l'écriture et le style et sur cette « bifurcation intérieure » qui le conduit à privilégier finalement, contre toute attente, la question du sujet dans ses derniers livres. Matthieu Potte-Bonneville conclut de manière pertinente sur la distance qui sépare « l'angoisse » de Heidegger (diffuse et indéterminée) de « l'inquiétude » de Foucault (liée à la peur des périls et au sentiment d'un danger effectif). La force des analyses et la finesse des distinctions font de cet essai une lecture indispensable à ceux que Foucault intéresse. R.-P. D. PUF, « Quadrige », 288 p., 14 €. En librairie en octobre.

Les germanistes pourront aussi se reporter au recueil Foucault et les arts (Foucault und die Künste) publié en langue allemande, sous la direction de Peter Gente, chez Suhrkamp (350 p., 13 €). Issu d'un colloque tenu du 19 au 22 septembre 2002 à Karlsruhe, l'ensemble regroupe des études d'auteurs allemands et français (parmi ces derniers, Daniel Defert, Thierry de Duve, Bernard Stiegler, notre collaborateur René de Ceccatty). Ces études sont consacrées aux rapports de Foucault avec la peinture, la littérature, la photographie, etc. Une autre étude sur Michel Foucault, due à Udit Revel, qui avait signé en 2002 un *Vocabulaire Foucault* (éd. Syllepse) sera publiée en octobre chez Bordsas.



« Un énoncé est toujours un événement que ni la langue ni le sens ne peuvent tout à fait épuiser. »

© FRANÇOISE VIARO/GAMMA

MICHEL FOUCAULT

LECTURES INTERNATIONALES

Les trois étapes de la réception de l'œuvre en Russie

LE PHILOSOPHE A ÉTÉ PARTICULIÈREMENT LU ET ÉTUDIÉ APRÈS LA FIN DU RÉGIME SOVIÉTIQUE, MÊME S'IL SEMBLE PARFOIS QUE SES IDÉES SOIENT RESTÉES EXTÉRIEURES

La première apparition de Michel Foucault en Russie date du début des années 1970. Je suis heureuse d'avoir été la première à publier un article sur ses conceptions dans l'Union soviétique de l'époque, puis sa première traduction, *Les Mots et les choses*, en 1977. Par la suite, on m'a souvent demandé en France comment, pendant ces années de plomb, il avait été possible de publier un ouvrage aussi critique envers Marx.

En fait, tout système comporte des failles. Le livre de Foucault est paru avec la mention « *uniquement à l'usage des bibliothèques scientifiques* », mais toutes les grandes bibliothèques de l'URSS en reçurent un exemplaire.

Aussitôt après la sortie du premier livre, je cherchai à savoir s'il ne serait pas possible de traduire, par exemple, *L'Archéologie du savoir*. L'éditeur, de la maison Progress, me regarda comme si j'étais folle : « *Réjouis-toi d'avoir pu faire paraître celui-ci et ne compte pas sur une nouvelle chance avant longtemps* », me dit-il. Il avait raison.

Au cours des années 1980, on ne vit paraître aucune nouvelle publication de Michel Foucault, mais le travail de recherche sur son œuvre s'est poursuivi. On commençait à trouver mention de Foucault dans les manuels et les encyclopédies, mais ses livres restaient inconnus du lecteur russe.

La situation changea radicalement avec la fin du régime soviétique. La scène culturelle et intellectuelle russe s'ouvrit comme jamais à la pensée occidentale et les livres français furent tout particulièrement lus et étudiés. Lors de cette « *deuxième arrivée* »

en Russie, Foucault fut le philosophe français le plus lu, le plus connu et le plus populaire, avec Jacques Derrida et Gilles Deleuze. Au cours des années 1990, ses principaux livres sont traduits.

Cette deuxième étape fut productive. Nombre des conceptions de Foucault furent travaillées et retravaillées, notamment les idées autour de la signification des instances marginales dans les sociétés,

Nous ferions bien, à la suite de Foucault, de nous souvenir qu'il serait bon de respecter ce que nous disait Kant : ne pas éviter les Lumières

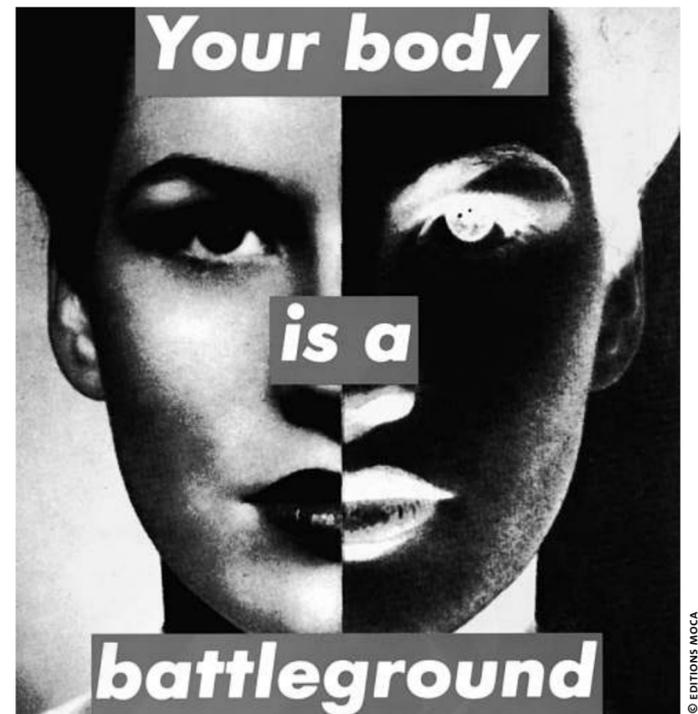
autour du rôle des pratiques disciplinaires qui dissolvent le pouvoir en tant qu'instance homogène, autour des pratiques discursives et leur conditionnement social et leurs limites ; enfin, les idées sur le rapport entre savoir et pouvoir.

Et pourtant, on a parfois l'impression que ce travail n'a pas été assez intense et profond, qu'il s'emparait de concepts fondamentaux pour les réduire à des slogans et négligeait les formes spécifiques de l'ana-

lyse chez Foucault. Quels concepts, quelles procédures d'analyse sont transférables d'un sol culturel vers un autre ? Quels autres résistent à cette dynamique ? Il semble parfois que les idées de Foucault sont restées extérieures, malgré tous les efforts accomplis pour les illustrer à l'aide d'exemples tirés de l'histoire russe (impériale, soviétique, post-soviétique). Il faut, pour une véritable assimilation des idées et des pratiques de Foucault, pour leur claire énonciation, plus de temps et de travail. Alors viendra la troisième phase de sa réception en Russie.

Ne désespérons donc pas. Certaines idées de Foucault, dans leur radicalité, pouvaient être interprétées comme des provocations, par exemple la « mort de l'homme ». Mais, en même temps, Foucault aspirait à la vie, à une nouvelle anthropologie concrète, qui aurait permis de relier les savoirs, les institutions et les pratiques. Pour trouver cette anthropologie en se frayant un chemin à travers « une histoire critique de la pensée », il s'aidait de son bien-aimé Kant. Nous ferions bien, à la suite de Foucault, de nous souvenir qu'il serait bon de respecter ce que nous disait Kant : ne pas éviter les Lumières, que nous n'avons pas vécues jusqu'au bout, mais reprendre leur voie – pour se raffermir, devenir « adulte », être apte à porter des jugements (y compris des jugements distinctifs), apte à effectuer un travail sur soi-même.

Natalia Avtonomova
Institut de philosophie, Moscou ■



Untitled (Your Body is a battleground), 1989 ■

Sites Internet

Foucault.info est certainement le site anglophone le plus complet sur Michel Foucault. Outre les habituels biographies, bibliographies, textes en ligne et réflexions sur les thèmes foucauldien, le site propose un weblog qui recense systématiquement les nouveautés disponibles en ligne.
<http://foucault.info/>

The Foucauldian propose également de nombreux textes de Foucault, dont certains ne figurent pas sur Foucault.info.
www.thefoucauldian.co.uk/library.htm

« **Le feu Foucault** », le dossier du quotidien *Libération* (19-20 juin 2004), comprend notamment un entretien avec le compagnon de Michel Foucault à propos de sa mort et du sida.
www.liberation.fr/dossiers/foucault/foucault.pdf

« **Pour en finir avec les mensonges** », un entretien avec Didier Eribon paru dans *Le Nouvel Observateur* en 1985 dans lequel Foucault critique l'état du débat intellectuel en France.
www.hydra.umn.edu/foucault/mensonge.html

« **Les confessions de Michel Foucault** », un entretien avec Roger-Pol Droit paru dans *Le Point*, dans lequel Foucault aborde l'aspect personnel de ses travaux.
www.lepoint.fr/edito/document.html?did=149332

Compilation des critiques de livres de Michel Foucault parues dans le *New York Times*.
www.nytimes.com/books/00/12/17/specials/foucault.html

« **La redéfinition du judiciaire** », transcription des propos tenus par Foucault lors d'un séminaire du Syndicat de la magistrature en 1977, publiée par la revue *Justice*.
www.univ-lille3.fr/set/sem/FoucaultaGoutelas.html

« **Nouveau millénaire, défis libertaires** », collection de textes de et sur Michel Foucault en français.
<http://libertaire.free.fr/Foucault.html>

« **Surveiller et punir aujourd'hui** », un entretien avec François Bouillant, auteur de *Michel Foucault et les prisons* (PUF, 2003), publié par la revue *EcoRev'*, où l'interviewé tente de prolonger la pensée de Foucault en l'appliquant à la situation actuelle dans les prisons.
http://ecorev.org/article.php3?id_article=220

« **Problématique pour une histoire de l'homosexualité** », une étude de la réflexion de Foucault sur la sexualité dans l'histoire, sur le site de l'université de Montréal.
www.unites.uqam.ca/dsexo/Revue/Vol2no1/03_Olivier-1.html

Le projet de dictionnaire Foucault constitue un lexique des mots utilisés dans une acception particulière et des néologismes dans l'œuvre du philosophe.
www.california.com/%7Erathbone/foucault10.htm

Rayonnement exceptionnel au Japon

INTÉGRALEMENT TRADUITE, L'ŒUVRE FOUCALDIENNE A CONTRIBUÉ À « LIBÉRER » LES PENSEURS JAPONAIS D'UNE CERTAINE VÉNÉRATION DE LA PENSÉE OCCIDENTALE

Aucun penseur français, à l'exception de son temps de Jean-Paul Sartre, n'a au Japon un rayonnement comparable à celui de Michel Foucault. Non seulement par une œuvre traduite en totalité, qui constitue une référence que l'on ne peut guère circonscrire à un domaine particulier pour les chercheurs en sciences humaines, francisants ou non, mais aussi par le dialogue qu'il facilite entre intellectuels asiatiques influencés par sa pensée, qui trouvent chez lui une sorte de dénominateur commun dont ne disposaient pas ceux qui ont une érudition plus classique, souligne le philosophe Hidetaka Ishida, professeur à l'université de Tokyo.

De *La Naissance de la clinique* (traduit en 1969) aux *Dits et Ecrits* (2000) – intégralement traduits en japonais – ce qui est assez exceptionnel – en passant par des textes sur l'homosexualité, réunis de manière inédite sous le titre *Homosexualité et esthétique de l'existence* (1987), l'œuvre de Michel Foucault a aussi donné lieu aussi à la publication d'un ouvrage d'entretiens avec Moriyaki Watanabe, traducteur du premier tome de *L'Histoire de la sexualité* (*La Volonté de savoir*), qui seront repris par la suite dans les *Dits et Ecrits*.

Le rayonnement de la pensée de Michel

Foucault dans l'archipel tient assurément aux questions qu'elle soulève (connivence pouvoir-savoir, mise en cause du sujet) mais aussi, et surtout peut-être, à la trame qui sous-tend sa démarche. En s'efforçant de saisir les événements qui ont présidé à la naissance de la rationalité occidentale, d'inventer l'expérience historique de la modernité, Michel Foucault a en quelque sorte « délivré » les penseurs japonais (et asiatiques en général) d'une « vénération », parfois inhibitrice, des paradigmes de la pensée occidentale.

En relativisant l'universalité à laquelle prétend cette pensée, en éclairant les conditions historiques de son avènement, il a redonné une « initiative » de pensée aux intellectuels japonais – et non occidentaux en général. La « déconstruction », chez Jacques Derrida, aura un effet salutaire analogue. Par sa mise en cause du sujet comme du leur de la rationalité triomphante, Michel Foucault a donc rendu aux outils conceptuels occidentaux une « valeur d'usage ».

Sa réception au Japon a connu plusieurs phases : l'introduction et la traduction, puis la rencontre (ses deux voyages en 1970 et en 1977 qui – outre l'évident plaisir qu'il y prit – restent de grands

moments d'échanges pour ceux qui le côtoyèrent), enfin les vingt années qui suivirent sa mort, au cours desquels se sont opérées une maturation et une assimilation de ses concepts qui innervent aujourd'hui aussi bien la méthodologie de sociologues féministes que de celle d'historiens et des philosophes. Le Foucault « combattant » aura en revanche une influence plus timide en ce qui concerne la prison ou la psychiatrie (à l'exception du mouvement d'antipsychiatrie des années 1980).

En relativisant le statut de l'universel en philosophie, en prenant en compte le contingent, le hasard et la discontinuité, Michel Foucault permet à des intellectuels asiatiques de soulever des questions que lui-même n'avait pas posées sur leur propre modernité et de donner ainsi une dimension plurielle à la notion même de modernité. Une expression de ce nouveau champ de réflexion est par exemple la tentative de penser les dispositifs et les représentations qui sont à l'origine d'autres expériences de modernité – les modernités extrême-orientales – entreprise par Hidetaka Ishida au Collège international de philosophie, à Paris.

Philippe Pons ■

MANIFESTATIONS

FESTIVAL D'AUTOMNE

La 33^e édition de la manifestation (voir notre supplément, *Le Monde* du 12-13 septembre) consacre une série d'événements au philosophe et à son œuvre, à Paris, du 13 septembre au 19 décembre. 156, rue de Rivoli, 75001. Tél. : 01-53-45-17-00.

Location en ligne et informations : www.festival-automne.com
Renseignements et location : 01-53-45-17-17. Du lundi au vendredi de 11 heures à 18 heures et samedi de 11 heures à 15 heures.

Foucault, 17 janvier 1972

Photographies d'Elie Kagan. Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, université Paris-X-Nanterre, 6, allée de l'Université, 92000 Nanterre. Du 30 septembre au 29 octobre, entrée libre.

Portrait de Michel Foucault en philosophe

Exposition conçue par Philippe Artières et Frédéric Gros. Bibliothèque publique d'information, Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, 75004. Du 10 novembre au 13 décembre, entrée libre.

Foucault-cinéma

Une vingtaine de longs métrages, des films militants et des films expérimentaux, présentés à la Cinémathèque française, salle des Grands-Boulevards, 42, boulevard Bonne-Nouvelle, 75010. Du 22 au 31 octobre, de 3 € à 5 €.

Foucault, si proche

Une soirée spéciale au Salon de la revue, avec notamment les revues *Vacarme*, *Multitude*, *Mouvement...* Espace des Blancs-Manteaux, 48, rue Vieille-du-Temple, 75004. Le 16 octobre à 18 heures, entrée libre.

L'enchantement de l'écriture

Enregistrement en public de l'entretien que Michel Foucault a donné à Claude Bonnefoy en 1966. Par Eric Ruf et Marc Lamandé.

Maison de la radio, studio 105, 116, avenue du Président-Kennedy, 75016. Le 30 septembre et le 1^{er} octobre à 20 heures, entrée libre.

« Je voudrais être un agitateur pour les réguliers, et parvenir à ce qu'on laissât s'exprimer les irréguliers. »



Sorbonne, salle Louis-Liard. Le 27 novembre, entrée libre.

THÉÂTRE

Michel Foucault, choses dites, choses vues
Spectacle de et mis en scène par Jean Jourdeuil. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 75011. Du 13 septembre au 8 octobre (durée : 75 minutes), 12,50 € et 19 €.

MUSIQUE

« ... **Au-delà du hasard** » et « **Le Temps restitué** », de Jean Barraqué. Théâtre du Châtelet, 1, place du Châtelet, 75004. Le 27 novembre à 20 heures (durée : 75 minutes), de 10 € à 23 €.

ARTS PLASTIQUES

24 heures Foucault
Installation de Thomas Hirschhorn.

Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, 75016. Du 2 octobre à midi au 3 octobre à midi, entrée libre.

COLLOQUES

A l'université Berkeley (Etats-Unis) se tiendra le 16 octobre un colloque organisé par Paul Rabinow et Hans Sluga, et intitulé « Foucault at Berkeley : twenty years later ».

A l'Institut de sciences politiques de Paris se tiendra, les 7 et 8 janvier 2005, un colloque organisé par plusieurs institutions de recherche sur le thème : « Le politique vu avec Foucault », autour d'une question-clé : « *Quelle est la fécondité des outils de Michel Foucault pour analyser le politique ?* » Parmi les concepts qui seront mis en lumière : « discipline », « gouvernementalité », « bio-pouvoir »...

MICHEL FOUCAULT

ENTRETIEN

Un entretien inédit avec Michel Foucault, enregistré en juin 1975 par Roger-Pol Droit

« L'inquiétude de l'actualité »

En 1972, avec Gilles Deleuze, vous avez inauguré, dans la revue *L'Arc*, une nouvelle approche de la notion même de pouvoir, mais aussi une nouvelle analyse des relations entre « les intellectuels et le pouvoir », pour reprendre le titre de cet entretien qui a fait date (1). Comment est née cette initiative ?

Elle se situait dans une conjoncture précise. Je l'appellerai volontiers le « grand recouvrement marxiste » qui avait toujours pesé, et qui pesait à ce moment-là de plus en plus, sur les discours et les pratiques nées autour de mai 68. On ne trouvait de justification à toutes ces actions que dans une référence constante et respectueuse au marxisme et à sa « scientificité ». Il était donc devenu nécessaire, à nos yeux, de faire autre chose... Et ce ne pouvait pas du tout être purement et simplement une critique du marxisme : elle nous aurait reconduits exactement au même circuit révérencieux ! Il s'agissait plutôt de marquer quelle était véritablement la chose à mettre en question, la cible qui était en jeu dans toutes ces formes de lutte. Il nous a paru que d'était les rapports de pouvoir, l'exercice du pouvoir, des pouvoirs. C'est là qu'il fallait réfléchir. Sans doute ce point n'est-il pas étranger aux analyses de Marx, mais il implique tout de même un décentrement important qui a permis de resituer le sens

« A mes yeux, l'intellectuel n'a pas à faire valoir son discours sur celui des autres. Il essaie plutôt de donner place au discours des autres »

et la direction de toute une série d'actions qu'on menait à ce moment-là. Avec Deleuze, plutôt qu'un débat, c'était au fond une partie que nous jouions en commun. On se relançait chaque fois la balle, toujours sur le thème : « Comme vous avez raison !... mais vous avez encore plus raison que vous ne le croyez, parce que... » On enchaînait ainsi, en repartant à chaque fois du point où nous étions arrivés.

Comment décririez-vous les changements intervenus dans le rôle des intellectuels ces derniers temps ?

Etre un intellectuel, dans l'avant-guerre ou dans l'immédiat après-guerre, c'était se trouver dans une position universaliste, permettant de tenir sur toute chose un discours qui avait, quel que soit son domaine d'application, la même syntaxe et la même sémantique.

C'était en même temps être prescriptif, dire : « Voilà ce qu'il faut faire », « Voilà ce qui est bien, et ce qui ne l'est pas ». C'était également être prophétique, dire : « Voilà ce qui va se passer. » On retrouvait toujours cette figure-là, et ces caractéristiques. Je ne suis pas sûr que Sartre n'ait pas cherché autre chose, mais j'ai l'impression qu'il a tout de même été piégé dans ce rôle.

Les gens de ma génération ont commencé à chercher autre chose.

Peut-être n'avions-nous pas le talent, ou le génie, comme on voudra, de tenir ce discours universaliste. Peut-être aussi les rapports avec le Parti communiste étaient devenus trop difficiles. En tout cas, on a expérimenté des actions où des intellectuels ne parlent finalement que de ce qu'ils connaissent, de leur lieu même d'expérience ou de compétence, avec tout ce que cela peut comporter, éventuellement, de limité.

On résiste le plus possible au fonctionnement de l'intellectuel universaliste qui parle de n'importe quoi, qui prend position sur la politique iranienne ou sur la crise du pétrole.

Au lieu de cela, on a plutôt essayé de définir un intellectuel régional, parlant de son lieu d'expérience. Pourquoi est-ce son lieu ? Parce que cela a été sa vie, ou parce que son corps est concerné. Donc pas de fonction universaliste.

Et la fonction prescriptive de l'intellectuel, cette posture normative qui lui fait énoncer, dire, le bien et le mal, appartient-elle toujours, à vos yeux, aux rôles nouveaux que vous décrivez ?

Pas du tout. A mes yeux, l'intellectuel n'a pas à faire valoir son discours sur celui des autres. Il essaie plutôt de donner place au discours des autres. Cela ne veut pas dire qu'il doive se taire, car on tomberait dans le masochisme... Son rôle est

d'ouvrir des possibilités de discours, et de mêler le sien aux autres, d'entrelacer son discours avec celui des autres, comme un support.

L'intellectuel n'a plus non plus de fonction prophétique. Au lieu de se demander : « Qu'est-ce que ça va être ? », « Vers quoi faut-il aller ? », on essaie plutôt de poser des questions au présent : « Que se passe-t-il ? », « Qui sommes-nous ? ». Au lieu de donner un coup de sifflet et de mettre tout le monde en rang pour proclamer « Voilà l'objectif ! », mieux vaut chercher à comprendre ce qui se passe actuellement, ce que nous faisons, quels sont les rapports de pouvoir qui passent à travers nous sans que nous le sachions, quel est donc l'événement que nous constituons, ou bien dont nous sommes les dupes ; et mieux vaut encore se demander : « Qui sommes-nous en train de duper ? », « Où sont les pièges ? », etc. Pour moi, ce qui constitue aujourd'hui les intellectuels, c'est cette inquiétude de l'actualité. Nous sommes plutôt journalistes que prophètes, mais journalistes de nous-mêmes. Voilà les fonctions qu'on a essayé de dégager.

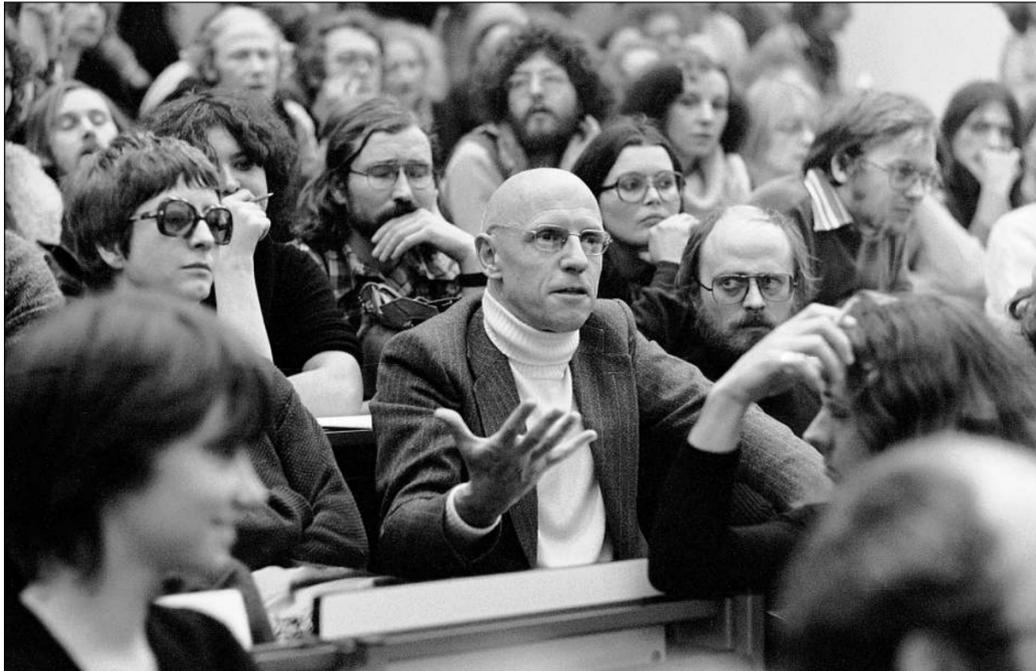
Quels sont les domaines nouveaux où s'exercent ces fonctions nouvelles ?

Regardez les gens qui se sont battus pour la liberté de l'avortement : des médecins, et aussi les femmes qui ont pris le plus de responsabilités, qui se sont exposées, qui étaient en majorité des professeurs, des actrices, des intellectuelles. Regardez le mouvement de l'antipsychiatrie : si ce qui s'est passé à l'intérieur des murs de l'asile a pu effectivement avoir lieu, c'est bien parce qu'il y avait eu une sorte de discours de l'intellectuel qui avait rendu possible que ces paroles des internés soient considérées comme des discours, c'est-à-dire autre chose que des gargarismes inintelligibles et disqualifiés d'entrée de jeu. Regardez les luttes autour de l'homosexualité, et à plus forte raison de la sexualité en général, jamais les intellectuels n'ont été si féconds, si proches dans leurs discours de ce qui se dit dans la réalité. Finalement, cette nouvelle scène concerne le corps, l'habitat, la sexualité, la famille, le quotidien...

Vous n'avez pas encore mentionné les prisons. Dans ce domaine se sont déroulées des luttes auxquelles vous avez pris, et continuez à prendre, une part active. Comment se distinguent, sur la question des prisons, anciennes et nouvelles modalités d'action des intellectuels ?

Voilà effectivement une question sur laquelle les intellectuels n'ont pas cessé d'intervenir, ou en tout cas d'ouvrir l'œil, depuis la fin du XVIII^e siècle. Ils tenaient plusieurs rôles. Premièrement, ils pouvaient dire : « Ecoutez, en tant qu'intellectuel, c'est-à-dire homme de l'universalité non seulement théorique mais aussi morale, je peux vous garantir que ces gens - qui évidemment n'ont pas le droit à la parole, et ne peuvent pas avoir ce droit, puisque ce sont des délinquants - ont tout de même jusqu'à un certain point raison dans leur révolte, leur indignation, leur désespoir, et je garantis, moi, en tant qu'homme de la valeur en général, la valeur particulière de tel ou tel de leurs cris. »

Un second rôle était de dire ceci : « Eux, ces gens perdus au fond de la mine, dans le trou où ils sont, ne peuvent pas bien comprendre tout ce qui se passe autour d'eux et à travers eux. Le sens historique, ou philoso-



RAYMOND DEPARDON/MAGNUM PHOTOS



AGENCE ANA

En haut : Michel Foucault lors de débats organisés dans les locaux de l'université technique de Berlin-Ouest, du 27 au 29 janvier 1979.

En bas : le philosophe défilant à côté de Claude Mauriac (à gauche) lors d'une manifestation, en décembre 1972.

d'autres domaines, comme par exemple les asiles psychiatriques, ou encore de connaître l'histoire de l'institution pénale, pouvait être un instrument de lutte important, permettant de repérer des processus, de voir des lignes de force, des points de faiblesse, etc. Ce savoir, on n'avait bien sûr pas à le faire valoir comme « la vérité » de ce que les autres disaient dans la prison, mais on n'avait pas non plus à le faire taire comme un savoir dérisoire, bourgeois, abstrait, purement théorique, extrait des livres... Après tout, les livres, ça

guerre des discours, pas pour leur résorption dans l'unité où chacun se reconnaît.

Evidemment, les prisonniers parlent. Je ne dis pas qu'ils ne parlent pas, mais que ce qu'ils disent n'entre pas dans le système des discours. Entre « ce qui se dit » et « le discours », je fais une différence. « Ce qui se dit », c'est tout un ensemble d'énoncés prononcés absolument n'importe où, sur le marché, dans la rue, dans la prison, dans un lit, etc. « Le discours », parmi tout ce qui se dit, c'est l'ensemble des énoncés qui peuvent entrer à l'intérieur d'une certaine systématicité et entraîner avec eux un certain nombre d'effets de pouvoir réguliers. Dans les prisons, on parlait, mais ce n'était pas des discours. Les intellectuels vont alors se mettre à travailler leur propre discours, de telle sorte qu'il se mette à parler avec, contre, en face de ces choses qui se disaient et qui n'étaient pas des discours...

Et la transformation a lieu ?

Oui, ces choses dites deviennent discours. Vous me direz : ce sont les intellectuels qui agencent ce discours... La belle affaire ! L'intellectuel, dans une société, c'est précisément le préposé aux discours. Ce qui va se passer dans l'ordre des discours va de toute façon le concerner. Il sera pour ou contre, mais rien finalement ne peut se faire dans l'ordre des discours sans que l'intellectuel y intervienne. Prenons encore un autre exemple, ce que j'appellerais le « murmure de la folie ». Il ruiselle, vous en avez partout, il n'y a pas de psychiatre qui n'ait des tonnes de cahiers, de lettres, de manuscrits envoyés par les fous. Aux archives de la Bastille, vous trouvez encore ce murmure de la folie, par liasses entières, intact depuis le XVIII^e siècle. Mais cette masse demeure sans pouvoir. Elle n'a que la force du cri, sa violence, à quoi répondra la violence du psychiatre qui fera taire le cri, en met-

« Pour moi, ce qui constitue aujourd'hui les intellectuels, c'est cette inquiétude de l'actualité. Nous sommes plutôt journalistes que prophètes, mais journalistes de nous-mêmes »

phique, ou politique, c'est moi qui vais vous le dire. Je vais donc parler à leur place. » Enfin l'intellectuel pouvait entreprendre de dire : « Pour que le système punitif fonctionne comme il faut, il doit réaliser telles et telles exigences. » Tous ces discours étaient des discours de caution. Ils donnaient la garantie, le sens, la prescription.

Ce qu'on a essayé de faire, à propos des prisons, était complètement différent. Il s'agissait d'entrecroiser des discours dont aucun n'était privilégié. Nous ne nous taisions pas parce que c'était un détenu qui parlait, nous ne lui reconnaissons pas le droit de nous faire taire, mais nous ne nous reconnaissons pas non plus le droit de parler à sa place. Il nous a semblé que le fait d'être à l'extérieur n'était pour nous ni qualifiant ni disqualifiant. C'était une position par rapport à la prison, une position permettant de parler de la prison sans parler à sa place. Le fait de connaître

existe aussi, il s'y passe des choses. Il s'agissait de faire interférer tout cela, afin de donner une possibilité aux prisonniers d'accéder au discours.

Les prisonniers parlent, s'expriment, peuvent quand même se faire entendre... Alors que signifie exactement « accéder au discours » ?

Les faits de discours et les droits au discours ne sont pas répartis de la même manière. Une réalité comme celle de la folie et de l'enfermement, comme celle de la prison et de la délinquance, ne pouvait être que disqualifiée ou réduite au silence. Notre rôle n'était pas de devenir les récupérateurs compatisants de ces gens sans voix et de les promouvoir au même niveau de discours que nous. Nous avions à bousculer l'ordre du discours, de manière que la pluralité des discours entre dans leur guerre, j'allais dire « naturelle ». Nous travaillons pour le droit à la

(1) Paru dans le n° 49 de *L'Arc*, cet entretien daté du 4 mars 1972 a été repris dans les *Dits et écrits de Michel Foucault* (Gallimard).